Thèmes et découvertes

Table des matières chronologique

1. Histoire de l'Encyclopédisme 1, Moreri
2. Histoire de l'Encyclopédisme 2, Bayle
3. Idée cadeau, Searles
4. Histoire de l'Encyclopédisme 3, Bart
5. Une gravure remarquable, Tristan Corbière
6. Histoire de l'Encyclopédisme 4, Isidore de Séville
7. Une dédicace remarquable, Bergson
8. Nos lecteurs (nous) écrivent, Lhoest
9. Une gravure remarquable 2, Charles Guérin
10. Nos lecteurs (nous) écrivent, Kanterian
11. Histoire de l'Encyclopédisme 5, Berthelot
12. Histoire de l'Encyclopédisme 6, Encyclopédie belge
13. Actualité, Fromm
14. Histoire, Traité de Westphalie (1648)
15. Histoire de l'Encyclopédisme 7, Trousset
16. Grandes collections 1, Léonine
17. Grandes collections 2, Sources Chrétiennes
18. Histoire de l'Encyclopédisme 8, Diderot
19. Nos lecteurs (nous) écrivent 3, Erasme
20. Nos lecteurs (nous) écrivent 4, Nastri
21. Traducteurs remarquables 1, Diderot
22. Grandes collections 3, Migne
23. Grandes collections 4, Pléiade
24. Grandes collections 5, Budé
25. Traducteurs remarquables 2, Nerval
26. Ecoles (en sciences humaines) 1, Palo Alto
27. Ecoles philosophiques 2, Francfort
28. Histoire des dictionnaires 1, Littré
29. Histoire de l'encyclopédisme 9, Edesse
30. Histoire des dictionnaires 2, Hatzfeld
31. Traducteurs remarquables 3, Maeterlinck
32. Histoire des dictionnaires 3, Richelet
33. Grandes collections 6, Zodiaque
34. …et la LITTERATURE dans tout ça ?, Perrault

Table des matières thématique

Histoire de l'Encyclopédisme 1, Moreri	p2
Histoire de l'Encyclopédisme 2, Bayle	p6
Histoire de l'Encyclopédisme 3, Bart	p11
Histoire de l'Encyclopédisme 4, Isidore de Séville	p15
Histoire de l'Encyclopédisme 5, Berthelot	p26
Histoire de l'Encyclopédisme 6, Encyclopédie belge	p27
Histoire de l'Encyclopédisme 7, Trousset	p34
Histoire de l'Encyclopédisme 8, Diderot	p43
Histoire de l'Encyclopédisme 9, Edesse	p64

L'hébreu biblique verset par verset : voir les vidéos dans Activités

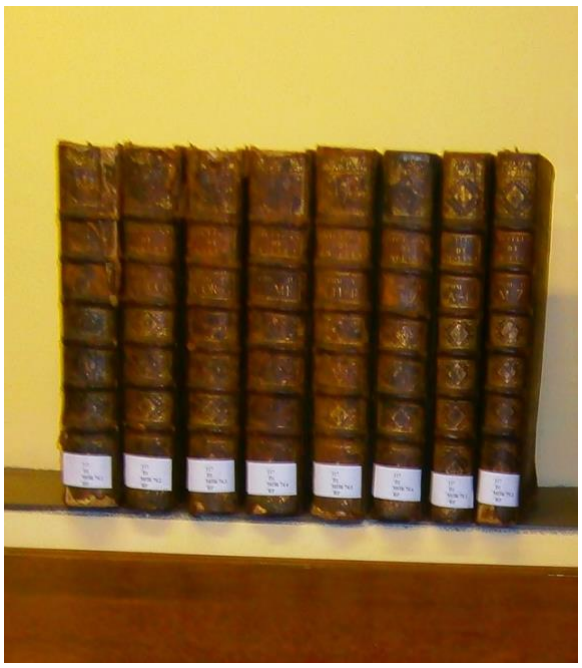
1. Hébreu Genèse 1,1
2. Hébreu Job, 19,26
3. Hébreu Deut. 26,5
4. Hébreu Genèse 49,6
5. Hébreu Ps.141,5
6. Hébreu Ps.141,6
7. Hébreu Ps.141,7
8. Hébreu Ps. 84,
9. Hébreu 1Rois, 9,8
10. Hébreu 1Rois 19, 19-21

Découverte 1 : Histoire de l'encyclopédisme 1

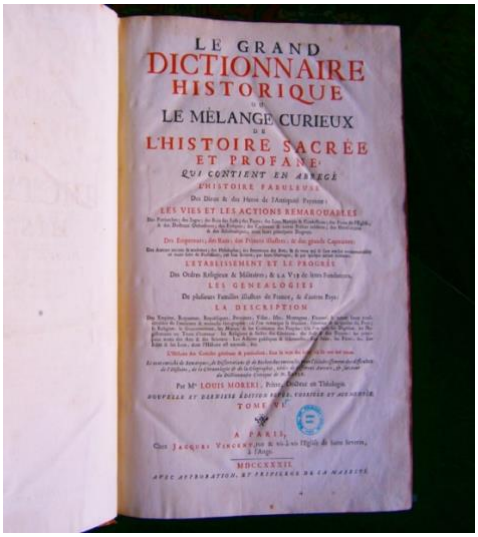
UNE ENCYCLOPEDIE DE 1674

Pour trouver une information actualisée sur un sujet, les encyclopédies en ligne sont imbattables. Mais pour trouver une information sur un sujet ancien ou pour savoir ce que l'on savait à telle époque sur tel sujet, les anciennes encyclopédies restent incontournables. Tout le monde connaît la fameuse Encyclopédie de Diderot et d'Alembert (1751 et années suivantes). Celle-là a été numérisée (parce qu'elle est très connue et qu'elle fait le fierté de l'esprit des Lumières) mais elle n'est ni la première ni la seule d'avant la génération de celles du 20°s. (Larousse, Britannica, Universalis, etc...). La première, en français, est celle de Moreri, de 1674. Il y en eut d'autres auparavant mais en latin (nous en présenterons aussi) et d'autres par après, jusqu'au 19°s., bien plus "modernes" que celle de Diderot mais totalement oubliées (Trousset, Berthelot, etc...). Elles méritent aussi leur chapitre. Pour l'heure, voici

le MORERI:



Six gros volumes + 2 de suppléments
(40 x 26 x 6 cm, de 4 kg chacun, env. 250 p. chacun)


LE GRAND
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
OU
LE MÉLANGE CURIEUX
DE
L'HISTOIRE SACRÉE
ET PROFANE:
QUI CONTIENT EN ABREGÉ
L'HISTOIRE FABULEUSE
LES VIES ET LES ACTIONS REMARQUABLES
L'ETABLISSEMENT ET LE PROGRÈS
LES GENEALOGIES
LA DESCRIPTION
Par Mr LOUIS MORERI, Prêtre, Docteur en Théologie.
TOME VI.
A PARIS,
MDCCXXXII.

MORERI, Louis, Le grand dictionnaire historique, éd. de 1732
première page de titre

(N.B.: Il est intéressant de constater que l'Encyclopedia Universalis n'a d'article que pour l'Encyclopédie de Diderot, comme s'il n'y avait rien eu avant ! Au moins le Larousse en 20 volumes lui consacre 1 ligne)

Le grand dictionnaire historique a d'abord paru en un volume en 1674. Moreri en a préparé un 2° volume mais la mort vint le surprendre en 1680. L'édition en a été reprise, complétée et rectifiée par Pierre Bayle (admirateur de l'oeuvre de Moreri et lui-même auteur d'un dictionnaire fameux), ensuite par d'autres érudits (Leclerc, Gouget, ...). Entre 1674 et 1759, le dictionnaire, progressivement augmenté à 6 volumes, a connu non moins de 20 éditions ! Celle de la bibliothèque, annoncée comme la dernière, est la 18° et date de 1732 (et les suppléments de 1735) mais il y en eut encore deux autres. Ce dictionnaire, premier de ce genre en français, a été traduit en 5 langues: allemand, anglais, espagnol, italien et néerlandais.

Dictionnaire ou encyclopédie ?

"Encyclopédie" est un mot grec composé de *en-kuklios* (à/de l'ensemble, comme "encyclique" !) et de *paideia* (enseignement, d'où "pédagogique" par exemple): enseignement couvrant l'ensemble (des connaissances). Le mot apparaît pour la première fois en français chez Rabelais en 1532 (Pantagruel II, 20). Au 17° et 18°s., il est encore rare. On emploie encore plutôt le mot "dictionnaire" qui était utilisé pour l'explication des mots d'une langue (dictionnaire linguistique) ou pour leur traduction dans d'autres langues (dictionnaire "traductif"). Très naturellement, l'explication des mots (la définition) s'est enrichie de l'ensemble des connaissances liées à ce mot (ex. Richelet, Dictionnaire des mots et des choses, 1680), puis on a sélectionné les mots porteurs de connaissances (de culture générale usuelle, puis plutôt mécaniques et scientifiques) pour en faire des "encyclopédies".

Curiosité: d'où vient le mot "calepin" ?

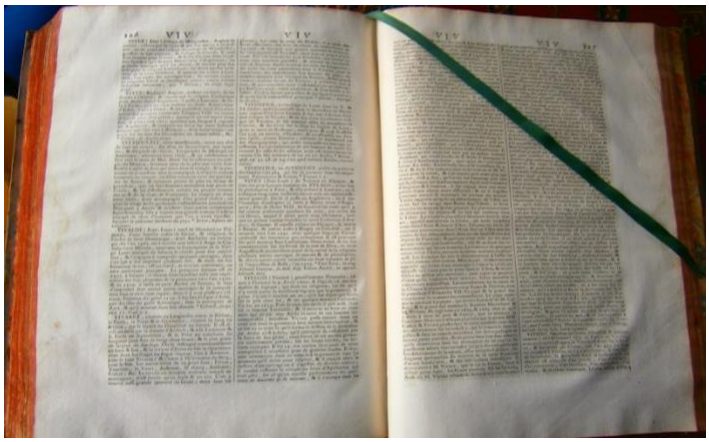
Il s'agit à l'origine d'un répertoire de mots avec leur traduction en plusieurs langues dû à un lexicographe italien du 15°s., Calepino. Le mot désigne actuellement un carnet de notes (et aussi un "cartable" en Belgique).



Moreri, Louis,

-né à Bargemont
(en Provence), en 1643.
-prêtre,
-docteur en théologie,
-secrétaire épiscopal.
-décédé en 1680,
âgé de 37 ans à peine.

Oeuvre principale:
le Dictionnaire.



Une double page intérieure du dictionnaire.
Il aborde surtout les personnes (dieux et héros de l'Antiquité, personnages remarquables de l'histoire religieuse et profane, généalogie de familles illustres de France et autres pays), les institutions (Empires, royaumes, républiques, provinces, villes, ordres civils et militaires; Eglise, conciles, ordres religieux, sectes, autres religions), les lieux (lieux d'histoire, lieux géographiques, pays, moeurs et coutumes des peuples), arts et métiers, inventeurs, curiosités (peu développé). Une vraie encyclopédie.

Les articles sont courts, précis, "ce qu'il faut savoir". Les sources sont citées.
Pour un certain nombre de sujet, le Moreri reste la référence et ses articles sont encore reproduits, à peine toilettés.

A titre d'exemple, transcription de l'article (ci-dessus, mais trop petit et trop flou) sur:

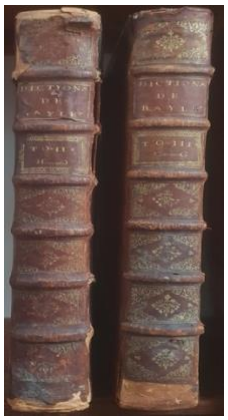
Vivès (Jean Louis)

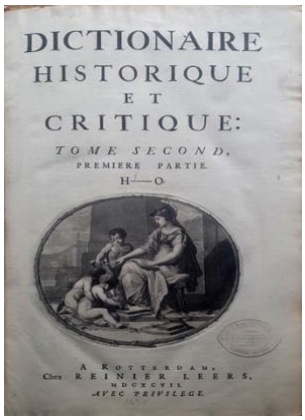
de Valence en Espagne. L'un des plus savants hommes du 16°s.. Avait fait la philosophie à Paris. Alla ensuite à Louvain où il enseigna longtemps les belles lettres, avec un applaudissement général. De là, il passa en Angleterre où il eut l'honneur d'enseigner le latin à Marie, reine d'Angleterre, fille d'Henri VIII. Sa sincérité fut cause qu'il y fut retenu prisonnier six mois, par ordre du roi Henri, auquel il avait parlé trop librement lorsque ce prince voulut répudier la reine Catherine d'Aragon, sa femme. Il repassa ensuite en Espagne, se maria à Burgos. Il revint enfin à Bruges en Flandres, où il mourut vers l'an 1541. (...) Nous avons de lui des commentaires sur les livres de la Cité de Dieu de St Augustin et un excellent traité de la vérité de la religion ... Sources: P. Jove, *in Elog.*; A. Garcias, *de doct. Hisp.*; V. André, *bibliotheca belgica*.

Découverte 2 : Histoire de l'encyclopédisme 2

En 1689, Bayle commença à prendre des notes pour corriger des erreurs ou omissions du Grand Dictionnaire Historique de Moreri (1674), qu'il admirait par ailleurs. Ayant été débouté à cette époque de son enseignement mais soutenu par son imprimeur, il consacra sa fin de carrière à développer ces notes jusqu'à en faire son propre Dictionnaire, le

DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE (1695-97)

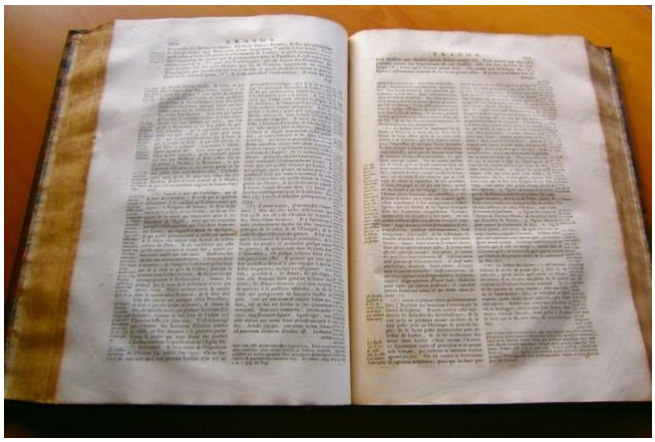




Cette première édition se présentait en 4 volumes (deux tomes en deux volumes chacun, de 38 x 24 x 5 cm, de 3 kg). La bibliothèque n'en détient que deux des quatre (le 2° et le 3°, si le 1° et le 4° traînent dans votre grenier, vous me le dites).

Bayle opta pour un autre concept que celui de Moreri. Il se limita aux seuls noms propres historiques, religieux et géographiques (présentés dans un ordre alphabétique). Il en fit une sélection très personnelle. Il renonçait donc à être "encyclopédique".
Il en fit une présentation très personnelle également:

- l'article de base, assez court, objectif et assez anodin dans son contenu.
- des commentaires, très fournis, en deux colonnes en dessous de l'article, où l'auteur fait part des diverses opinions sur le sujet, donne ses arguments pour corriger des erreurs antérieures et développe ses propres idées, parfois sur un ton badin, plus souvent de manière savante. Il y dit aussi parfois l'inverse de ce qu'il pense mais avec une telle exagération ou ironie que le lecteur un peu subtil ne s'y trompe pas. Il s'agissait en effet de brouiller les censeurs (tant protestants que catholiques que les autorités civiles). A cet effet, il met en oeuvre tout un art de la dissimulation, y compris à travers un étalage d'érudition. Il brouille aussi les cartes en noyant ses sujets sensibles (sur la Bible, sur des sujets de politique ou de société, ...) parmi une multitude de sujets assez indifférents (mythologie grecque et latine, géographie, ...). L'orientation "humaniste" en est manifeste. Au-delà de ce jeu de pistes, il y a la revendication de l'exercice de l'esprit critique et de la liberté de pensée. Il fut accusé de scepticisme et même d'athéisme. Mais en fait il a toujours tenu une position fidéiste conforme au principe protestant de la "*sola fide*" faisant place à la conscience individuelle.



Pages intérieures (pp.1070-71), à l'article "Erasme", qui compte 13 pages pleines (pp.1058-71). Le texte de base n'occupe que quelques lignes en haut de page (61 lignes en tout sur les 13 pages). Par un système de lettres (A, B, C,...), on est renvoyé au fur et à mesure aux commentaires de Bayle (avec encore des notes
en marge).

Le succès de son Dictionnaire fut fulgurant, témoignant d'une soif de culture et de liberté de penser. Il y en eut dix éditions avant 1760 et une dernière, complète, en 1820. Son dictionnaire figurait dans toutes les bibliothèques privées des personnes cultivées (un nouveau réseau de la culture), et même, finalement, dans les couvents (alors que l'oeuvre était considérée comme impie). Il eut une influence considérable sur la formation d'un esprit des Lumières au 18°s. Voltaire y a beaucoup puisé.

A titre de test, voici un bref échantillon des sujets traités
(15 premiers sujets de la lettre C):

- Cayet, ministre de l' Eglise Réformée,	Réforme	16°s.	4 pages
- Caïn, personnage biblique,	Antiquité biblique		3 pages
- Caïnites, secte hérétique se revendiquant de Caïn,	Antiquité chrét.		2 pages
- Calchas, devin grec	Antiquité grecque		1 page
- Calderinus, Jean, professeur de droit canonique à Bologne		14° s.	2 lignes
- Calderinus, Domitien, professeur de Lettres à Rome,	Humaniste	15°s.	1 page
- Caligula, empereur romain	Antiquité latine		4 pages
- Callirhoé, personnage de la mythologie grecque	Antiquité grecque		1 page
- Calvin, l'un des principaux Réformateurs,	Réforme	16°s.	9 pages
- Camaldoli, abbé général des Camaldules,	Catholique	15°s.	3 pages
- Camden, humaniste anglais du 16°s.	Humaniste	16°s.	8 pages
- Cameron, théologien Réformé d'origine anglaise	Réforme	17°s.	3 pages
- Camille, héros politique romain	Antiquité latine		2 pages
- Caninius, savant grammairien toscan du 16°s.	Humaniste	16°s.	2 pages
- Capet, Hugues, roi de France	M-A, France	10°s.	5 lignes

Pierre Bayle (1647 - 1706)

Il naquit en Ariège (France) en 1647 dans une famille protestante (huguenote). Son père était pasteur. A la suite d'études dans un collège de Jésuites à Toulouse, il se convertit au catholicisme (en 1669) au grand dam de sa famille, mais il revint au protestantisme un an après. Du coup, il fut suspect des deux côtés mais lui-même garda un idéal de tolérance religieuse (malgré les vicissitudes de l'histoire dont la plus grave pour lui fut la révocation de l'Edit de Nantes en 1685). Dès 1670, il dut s'enfuir à Genève et y devint précepteur dans une grande famille. En 1674, il parvint à rentrer en France et exerça la fonction de professeur de philosophie à l'Académie protestante de Sedan. Après la suppression de celle-ci par le pouvoir royal en 1681, il s'enfuit en Hollande où il trouva une autre chaire de philosophie à l'Académie protestante de Rotterdam (et ce jusqu'en 1693). Suite à des conflits d'influences internes au milieu protestant (où Jurieu, un ancien collègue de Sedan, devint son ennemi), Bayle perdit cet emploi. Mais son éditeur et ami, Reiner Leers, lui alloua une pension pour rédiger son fameux Dictionnaire. Il en assura encore la 2° édition (1702). Il mourut en 1706, de tuberculose, à Rotterdam, âgé de 59 ans

Découverte 3 : **Idée cadeau !**



à offrir à votre Administration préférée

En fait, il s'agit d'un livre dû à un éminent psychiatre et psychanalyste américain sur la schizophrénie. L'auteur ne l'envisage que dans le cadre des relations individuelles. On voudrait l'appeler pour faire une psychanalyse du comportement des Administrations.

Autre idée cadeau !

à offrir à tous vos nombreux amis spécialistes de la Bible,

est paru en novembre 2023 :

Claude Selis,

Dictionnaire d'anatomie biblique,

diffusion: Amazon.fr (ISBN: 979 8865 6801 0 9)
522 pages en petits caractères, bien serrés
prix broché: 37 € relié: 44€

Vous trouverez dans ce dictionnaire:

- Tous les mots d'anatomie biblique (à partir de l'hébreu, ou du grec pour les parties en grec)

- Tous les usages de tous ces mots dans leur contexte, donné sous les yeux, soit plus de 12.000 versets retraduits au plus proche de l'hébreu ou du grec.

- Une typologie raisonnée de tous ces usages avec leur quantification.

- Des considérations de synthèse pour chaque mot, à travers chacun des corpus (AT hébreu, araméen, livres spécifiques à la LXX, NT grec).

- L'indication des corrélats permettant de reconstituer des ensembles anatomiques tels que vus par les textes bibliques.

- Des listes par ordre de fréquence, avec pourcentage par rapport aux autres mots.

- Des listes par ordre alphabétique des mots hébreux (ou grecs) transcrits en caractères latins, ainsi que des mots français choisis pour traduire ces mots; diverses listes utilita

Découverte 4 : Histoire de l'encyclopédisme 3

Deux lettres précédentes abordaient:

- l'encyclopédie de Moreri, la première en français, datant de 1674
- le dictionnaire de Bayle, datant de 1695-97

Cette fois, remontons dans le temps (mais toujours grâce aux ressources de la bibliothèque) et faisons la découverte d'un encyclopédie, en latin, du 13°s. mais traduite en français dès le 14°s. tant le public était curieux:

LE LIVRE DES PROPRIETES DES CHOSES

(de Proprietatibus rerum, vers 1243; traduction française de 1372)

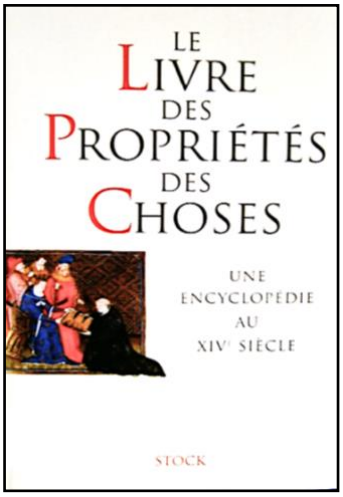
Le 13° siècle fut un âge d'or pour les encyclopédies (donc 5 siècles avant Diderot et d'Alembert ... n'en déplaise à l'Encyclopedia Universalis). Un public urbain, lettré, d'artisans qualifiés, de marchands, d'enseignants et d'étudiants des nouvelles Universités, s'était constitué et était avide de connaissances variées, essentielles, à jour, réunies en une somme, logiquement classées, brièvement exposées

Parmi les créations du 13° s., notons:

- Vincent de Beauvais, Speculum majus, dont le Speculum naturale (le Miroir naturel, ou "de la nature")
- Thomas de Cantimpré, de Natura rerum (la Nature des choses)
- Alexandre Neckam, de Naturis rerum (des choses de la Nature)
- Gossuin de Metz, Imago mundi (l'Image du monde)
- Brunetto Latini, Liber tresaurum (le livre des Trésors)

et:

- Barthelemy l'Anglais, de Proprietatibus rerum (des Propriétés des choses):



Le mot "encyclopédie" n'a, en fait, pas encore cours (comme on l'a vu, il n'est employé pour la première fois que par Rabelais en 1532) mais les titres variés disent quelque chose sur le projet: on recherche la nature (l'essentiel) des choses, sur des choses de

la nature (et non des concepts), sur leurs propriétés (et donc l'usage qu'on pourra en faire), sur les curiosités (les phénomènes rares, les merveilles, les "trésors"). Les mots ne sont qu'un miroir (et non la réalité elle-même). L'ensemble donne une image, une représentation du monde. Les sujets ne sont pas classés par science (elles ne sont pas encore constituées) mais selon un ordre, grec (surtout aristotélicien) ou chrétien (la Création). En termes modernes, on y retrouve des sujets de zoologie, de géologie, de botanique, de météorologie, d'astronomie, de géographie, de médecine, d'architecture, des arts et métiers, etc...

A titre d'exemple, donnons ici la transcription de l'article sur "le paon":

"Le paon tire son nom de son cri. Il a la chair si dure qu'elle pourrit avec peine et qu'elle est difficile à cuire, comme dit Isidore. Le paon vit vingt ans et fait des petits à la fin de sa troisième année, selon Aristote, date à laquelle il prend ses couleurs. Il couve ses oeufs durant un peu plus de trente jours et ne pond qu'une fois par an. D'ordinaire, il pond douze oeufs, ou un peu moins. Il perd ses plumes lorsque le premier arbre se dépouille de ses feuilles; il se remplume lorsque les arbres reverdissent et refleurissent, comme dit Aristote.

Le paon est un oiseau qui aime peu ses petits. Le mâle persécute la femelle: il cherche à se saisir des oeufs pour les briser afin d'abuser luxurieusement d'elle plus longtemps. Ayant peur de cela, la femelle les cache si bien qu'il a beaucoup de mal à les trouver.

Selon Isidore, le paon a la tête fragile, laide comme celle d'un serpent. Il a une crête, une allure simple et calme, un petit cou droit. Sa poitrine a la couleur du saphir, sa queue est pleine d'yeux, elle est d'une merveilleuse beauté, mais il a les pieds très laids. Il dresse les plumes de sa queue en cercle comme une roue autour de sa tête, s'étonnant lui-même de sa grande beauté. Mais, lorsqu'il regarde la grande laideur de ses pieds, il a honte et laisse tomber sa roue, oubliant alors sa beauté.

Sa voix est rauque et désagréable et, comme disent les vieilles, il a la voix du diable, la tête du serpent, le pas du voleur et la plume de l'ange.

Au vingt-neuvième livre de son oeuvre, Pline dit que le paon absorbe sa fiente après l'avoir faite, par jalousie de l'homme à qui elle est profitable d'un point de vue médical. C'est pourquoi on en trouve peu." *(livre cité, p.215)*

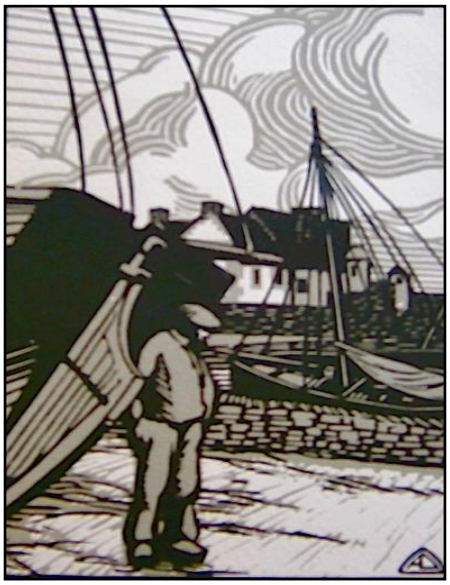
La notice est le fruit d'une certaine observation et de sources livresques: Isidore (de Séville, auteur des Etymologies, du 7°s.), Aristote (auteur grec du 4°s. avant notre ère, qui a, en effet, écrit un traité sur les animaux) et de Pline (l'Ancien, auteur latin du 1°siècle de notre ère, victime de l'éruption du Vésuve, à qui l'on doit une "Histoire naturelle", la première des premières "encyclopédies").
Les explications sont parfois un peu fantaisistes, mais poétiques.

Voici la miniature qui accompagne la notice:



Il faudra donc, une prochaine fois, parler d'Isidore de Séville et de ses humoristiques Etymologies et sans doute aussi de Pline l'Ancien

Découverte 5 : Une gravure remarquable



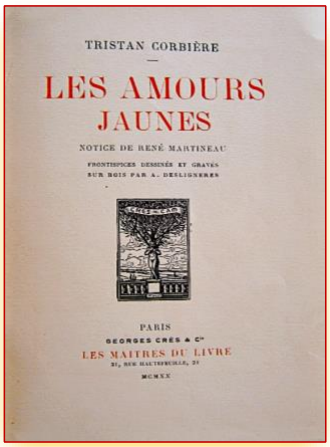
Gravure sur bois de Deslignères
pour le recueil de poèmes "Les amours jaunes" de Tristan Corbière,
collection "Les maîtres du livre", éd. Georges Crès, Paris, 1920

Notice sur le graveur:

André Deslignères, peintre et graveur français, né à Nevers (Nièvre) en 1880 et mort à Marines (Val d'Oise) en 1968. Elève de l'Ecole Germain Pilon à Paris. Peintre de paysages et de compositions décoratives, il a exposé en divers salons en France et à l'étranger. Graveur renommé, il a illustré un grand nombre d'ouvrages de littérature (Genevois, Rolland, Poe, Corbière, Colette..)

(Notice dans Benezit, Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, Gründ, Paris, 1976, t.3, p.524)

Notice sur le poète Tristan Corbière



Le plus maudit des poètes maudits du 19°s. (avec Rimbaud, Mallarmé, ...). Auteur de ce recueil de poèmes à l'humour noir, grinçant, provocateur, insolent, ironique ("aimer jaune" comme "on rit jaune"), au style heurté, désarticulé, hors conventions. Originaire de Bretagne (comme l'évoque la gravure), de très mauvaise santé dès son enfance (rhumatisme articulaire déformant), mort à 30 ans. Marin à ses heures (quand son état de santé le permettait), grand lecteur, dessinateur et caricaturiste, poète. Sa poésie se refuse au romantisme larmoyant. Par son humour grinçant, il ironise sur son propre sort et prévient toute compassion. Un bref échantillon (si ce n'est une épitaphe):

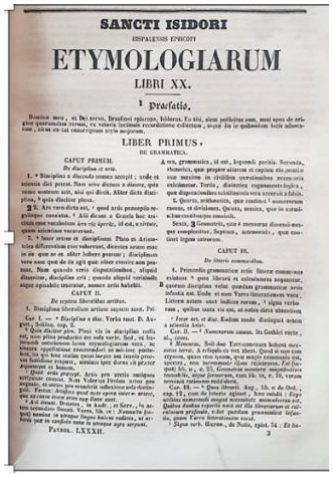
Jeune philosophe en dérive,
revenu sans avoir été.
Coeur de poète mal planté,
pourquoi voulez-vous que je vive

Découverte 6 : Histoire de l'encyclopédisme 4

Après Moreri (1674) et Bayle (1697), les premières en français, nous avions fait état d'une encyclopédie traduite en français dès le 14°s. mais originellement rédigée en latin et datant du 13°s., celle de Barthélemy l'Anglais: le Livre de la propriété des choses. Le mot "encyclopédie" n'existait pas encore mais ce genre d'ouvrages (catalogues organisés de noms de choses) existait bel et bien. Les dénominations diverses en disaient l'intention: miroir de la nature, nature des choses, choses de la nature, propriétés des choses, image du monde, livre des trésors, etc... Le 13°s. en avait été fécond. Faisons maintenant un bond en arrière, au 7°s., pour découvrir l'ancêtre commun de ces encyclopédies du 13°s.:

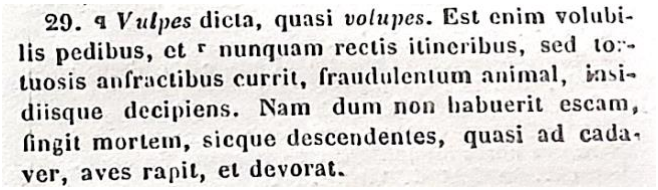
LES ÉTYMOLOGIES D'ISIDORE DE SÉVILLE
(vers 630)

Comme l'indique le titre, le concept est encore différent. Il s'agit ici de donner une définition du mot, de la chose, à partir de son origine linguistique (souvent du grec, ou d'autres langues de l'Antiquité, mais aussi dérivation interne au latin, par référence à des auteurs anciens comme Pline, Vitruve, ...).
La définition linguistique est complétée par la référence à la Nature. C'est l'occasion de caractériser la chose, de parler de sa fonction. Ainsi son dictionnaire étymologique devint une véritable encyclopédie. Les mots sont classés par matières (sous vingt rubriques: cosmologie, géographie, minéraux, agriculture, animaux, architecture, médecine, etc...). Les définitions sont brèves, éclairantes et correctes (quelques unes sont fantaisistes). Si l'on compte une moyenne de 20 mots par page (653 colonnes dans l'édition Migne, soit 326 pages), ce sont ainsi 6.520 mots qui sont répertoriés !
Ces Etymologies isidoriennes nous permettent de savoir ce qui avait été recueilli de l'Antiquité et observé depuis, bref ce que l'on savait au 7°s.
On n'était pas au milieu de barbares incultes ! Sans être un homme de génie, il fut un grand érudit et un précieux compilateur.


SANCTI ISIDORI
HISPALENSIS EPISCOPI
ETYMOLOGIARUM
LIBRI XX.
Praefatio.
LIBER PRIMUS.
DE GRAMMATICA.
CAPUT PRIMUM.
De disciplina et arte.
CAPUT II.
CAPUT III.

La dernière édition qui nous ait été transmise est celle de Migne, dans la Patrologie Latine (tome 82), éditée en 1850, col.74 à 727 pour le texte proprement dit, reproduisant la dernière meilleure édition d'Arevalo de 1797-1803. Ce tome comporte aussi plusieurs documents annexes: une vie de St Isidore, les notes complémentaires d'Arevalo, ...).

A titre d'exemple, voici sa définition du mot *vulpes* (renard)



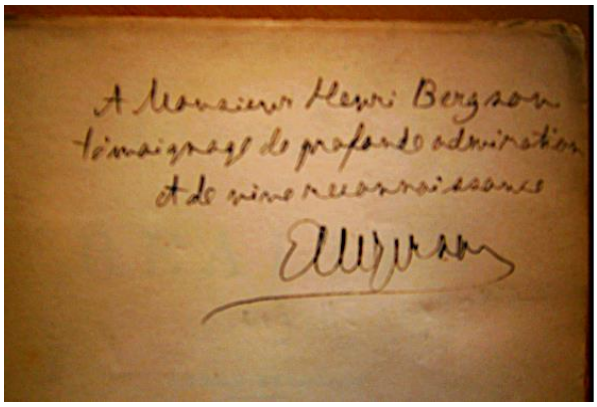
29. q *Vulpes* dicta, quasi *volupes*. Est enim volubilis pedibus, et r nunquam rectis itineribus, sed tortuosis anfractibus currit, fraudulentum animal, insidiisque decipiens. Nam dum non habuerit escam, fingit mortem, sicque descendentes, quasi ad cadaver, aves rapit, et devorat.

"Il est en effet agile des pieds. Il ne court jamais par des chemins droits mais [par des chemins] tortueux et sinueux. C'est un animal fourbe, trompant par des ruses. De fait, lorsqu'il n'a plus de nourriture, il feint le mort, comme un cadavre, et attrape des oiseaux et les dévore".

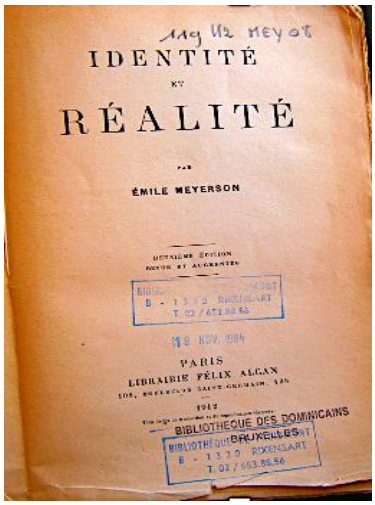
Le "*volubilis pedibus*" comme étymologie est tout à fait fantaisiste. Isidore retient un trait moral comme caractéristique de l'animal. Le mot "renard" du français vient du francique (dialecte allemand de Franconie). Il a remplacé le mot "goupil" depuis le Roman de Renard (1150, d'origine allemande). Goupil venait du bas-latin *vulpiculus*, déformation de *vulpes* (un G allemand remplaçant le V latin)

Découverte 7 : Une dédicace remarquable !

La bibliothèque recèle un livre de philosophie dédicacé par son auteur, Emile Meyerson, à son collègue Henri Bergson. Comment **un livre de la bibliothèque personnelle de Bergson** est-il arrivé chez nous ? Sauf qu'il faisait partie du fonds de La Sarte (donc d'avant 1970), aucun élément ne permet de retracer ce parcours.



Voici le livre en question:



Notice sur Meyerson:

Un des grands philosophes français de la fin du 19°s. - début du 20°, **un philosophe oublié** (G. Bachelard lui a porté ombrage) mais qui suscite actuellement un regain d'intérêt. Il naquit en 1859 à Lublin, en Pologne, de famille juive. Emigré en Allemagne dès 1870, il y fit des études de chimiste (à Heidelberg). Il les poursuivit en France à partir de 1881, à ses 22 ans, mais ne fut naturalisé français qu'après la guerre de 14-18. Contestant, à partir de ses connaissances en chimie, le positivisme ambiant d'Auguste Comte (une science sûre d'elle-même, sûre de pouvoir décrire les choses telles qu'elles étaient dans la réalité, objectivement), il se tourna vers l'histoire et la philosophie des sciences. Il devint l'un des pères de l'**épistémologie** (la conception

même de la science, sa logique interne). Pour lui, la tâche de **la science ne se réduit pas à décrire les choses** (bien que ce soit une étape indispensable) **mais à les expliquer**, ce qui est plus risqué certes mais essentiel au développement de l'esprit scientifique, y compris grâce aux erreurs. Il fut en contact avec Einstein, Lucien Levy-Bruhl, Léon Brunschvicg, André Lalande, Paul Langevin, ... et Bergson. Le titre de ce livre "Identité et réalité" (1° édition en 1908, réédité en 2001 chez Vrin) en indique la thèse: les positivistes croient qu'ils ont tout expliqué quand ils ont expliqué les causes; mais la réalité ne se réduit pas à ces causes mécaniques. La vraie connaissance fait intervenir bien d'autres facteurs. La science devrait être moins prétentieuse.

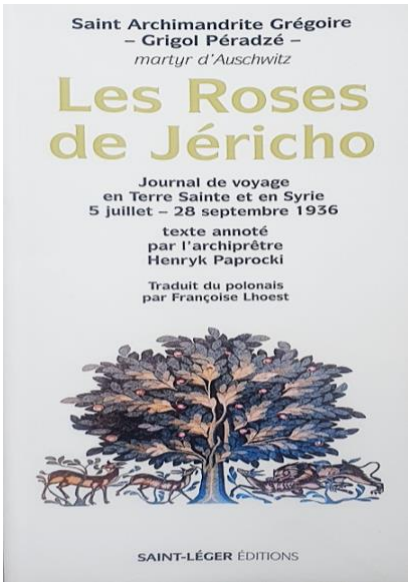
Notice sur Bergson:

Le plus connu des philosophes français de la fin du 19°s. - début du 20° !

Un contemporain exact de Meyerson. Il naquit la même année (en 1859), également en Pologne et également de famille juive (son nom originaire était Bereksohn). Sa mère étant de famille juive anglaise, le petit Henri était d'emblée parfait bilingue (polonais, anglais). Très tôt installé en France, il fut naturalisé Français à 18 ans (et donc devenu parfait trilingue). Il fut un des rares philosophes français de l'époque à voyager aux Etats-Unis (et en Angleterre bien sûr), à y donner à l'aise des cours et des conférences, et à être réceptifs à des philosophes anglophones, dont William Jammes (de 17 ans son aîné). En France, il eut pour maître Emile Boutroux et Félix Ravaisson et, comme collègue de promotion P. Janet. Sa sensibilité à la psychologie est évidente. Comme son ami Meyerson, il était en réaction **contre le positivisme et les théories évolutionnistes ambiantes**. L'évolutionnisme, oui; mais une évolution "créatrice" (et non déterministe). Le temps déterminé, oui; mais intégrant les notions de durée et de simultanéité. Les situations données, oui; mais les situations sont mouvantes. Le raisonnement cartésien, oui; mais en reconnaissant la place de l'intuition. L'élan vital plutôt que la *struggle for life*. L'énergie (y compris spirituelle) et la dynamique plutôt que la mécanique. Il eut une influence déterminante sur Lévinas, Gilson, Chevalier, Jankélévitch, etc... Un air frais en philosophie

Découverte 8 : Nos lecteurs (nous) écrivent

Une de nos lectrices, madame Lhoest, ancienne correctrice à la collection Sources Chrétiennes des éditions du Cerf, parlant le russe et le polonais, et connaissant toutes sortes de langues anciennes, vient de publier et nous a offert sa dernière traduction (du polonais en français) d'un écrit d'un archimandrite orthodoxe géorgien, Grigol (Grégoire) Péradzé, intitulé "Les roses de Jéricho" où il relate un voyage qu'il a fait en Terre Sainte et en Syrie en1936.



L'histoire de ce moine-professeur, figure intellectuelle des plus prometteuses de l'Eglise géorgienne du 20°s., est tragique.

Il naquit en 1899 en Géorgie (la vraie, celle du Caucase), à Tiflis, comme fils d'un prêtre. Il suivit les traces de son père en suivant les cours au Séminaire mais il ne fut ordonné que bien plus tard, en France, en 1931, étant donné les circonstances. Le communisme sévissant dans son pays (il fut ainsi obligé d'apprendre le russe), il s'exila en effet d'abord en Allemagne en 1921, à Berlin où, après avoir appris l'allemand, il entreprit des études de théologie et de langues orientales. Il les poursuivit à Bonn où il présenta son doctorat en 1926. Il fit alors un séjour d'un an en Belgique (mai 1926 - avril 1927) auprès des Bollandistes (édition critique de vies de saints et/ou de leurs écrits) à Bruxelles. Il fit ensuite divers séjours en Angleterre (Londres, Oxford) et en France (où il fut ordonné en 1931), apprenant chaque fois la langue du pays.

En 1933, il fut sollicité comme professeur à la nouvelle section orthodoxe de la faculté de théologie à Varsovie (et apprit bien sûr le polonais). En lien avec son enseignement, il fit un voyage d'études en Terre Sainte en juillet-septembre 1936 afin, entre autres, de relever les inscriptions géorgiennes à Jérusalem ainsi que de retrouver la trace de manuscrits géorgiens conservés là bas, et d'éclairer ainsi un pan de l'histoire de son Eglise, jadis très présente en Terre Sainte. Il rentre en Pologne ... mais Hitler aussi (dès 1939).

Bouleversé par le sort fait aux Juifs en Pologne, il les aide tant qu'il peut. Il est dénoncé par des Géorgiens pro-nazis en Pologne. Il est arrêté en mai 1942. Il est transféré à Auschwitz en novembre. Il y est gazé le 6 décembre, âgé d'à peine 43 ans.

Avec ses connaissances historiques, philologiques et théologiques et sa maîtrise de tant de langues anciennes (géorgien, hébreu, grec, ...) et de langues modernes, il aurait pu être une lumière pour son Eglise et un passeur pour celle-ci en Occident. Tout cela, bien sûr, ne compte pour rien devant la bêtise armée.

Il a été canonisé par son Eglise en 1995 comme saint martyr.



Pendant son voyage en Terre Sainte, il en avait rédigé le journal, en polonais. En relation avec l'archiprêtre Henryk Paprocki qui a rassemblé tout ce qu'il a pu trouver sur Grigol Péradzé, madame Lhoest en a fait la traduction française. Qu'elle soit remerciée de sauver ainsi de l'oubli une si belle figure d'une Eglise si oublié (mais très bien représentée dans notre bibliothèque). Elle-même ne cesse de nous remercier de trouver presque tout ce dont elle a besoin pour ses (futures) publications en Patrologie.

C'est qui, qui disait que les bibliothèques ne servent à rien

Découverte 9 : Une gravure remarquable 2



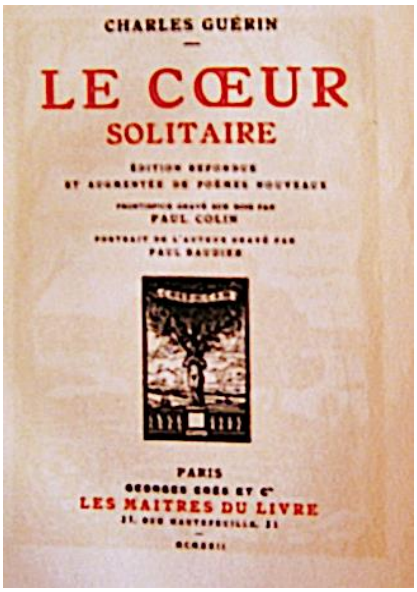
Gravure sur bois de Paul-Emile Colin
pour le recueil de poèmes "Le coeur solitaire" de Charles Guérin,
collection "Les maîtres du livre", éd. Georges Crès, Paris, 1922
(1° édition en 1898, au Mercure de France, Paris)

Notice sur le graveur:

Paul-Emile Colin, peintre et graveur français, naquit à Lunéville (Meurthe et Moselle) en 1867 et décéda en cette même ville en 1949. Comme peintre, il a appartenu à l'école de Pont-Aven. Comme graveur, il a illustré de nombreuses oeuvres littéraires dont certaines d'Hésiode, Zola, Barrès, G. Duhamel, A. France, R. Kipling, H. Taine, Charles Guérin et d'autres. Il a de nombreuses oeuvres exposées au musée régional de Lunéville.

(n.b.: la notice dans Wikipedia est meilleure que celle dans Benezit, Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, Gründ, Paris, 1976, t.3, p.107

Notice sur le poète Charles Guérin



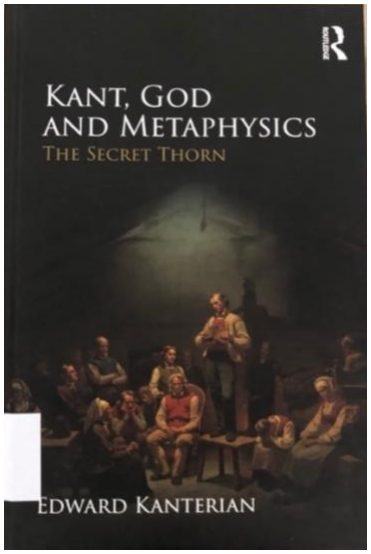
Il naquit à Lunéville (comme son graveur) en 1873 et mourut en 1907, âgé d'à peine 33 ans (d'une tumeur au cerveau). Issu d'une famille d'industriels (faïencerie), il s'orienta cependant vers la poésie. Le poète symboliste belge Rodenbach préfaça un de ses premiers recueils. Il fréquenta un temps les cercles poétiques parisiens. Il y fut en contact avec José-Maria de Hérédia, Mallarmé, Léautaud, Paul Fort, Albert Samain et autres. Mais surtout, à partir de 1897, il se lia d'une grande et profonde amitié avec Francis Jammes.

Au niveau des sentiments, son oeuvre est marquée par la mélancolie et la solitude, l'impression de vanité des choses. On y sent une tension religieuse entre une foi enracinée et une révolte. Ses poèmes ont pour cadre la maison de campagne, le jardin, les fleurs, les travaux des champs, les saisons, les éléments de la nature. Le style n'est ni ampoulé ni mélo-dramatique mais sobre et fort. Il s'exprime avec des mots simples mais la phrase est recherchée. Il recourt très peu à la mythologie. Une oeuvre personnelle, sincère et profonde

Découverte 10 : Nos lecteurs (nous) écrivent

Un autre de nos lecteurs vient de nous offrir un de ses derniers livres pour lequel il avait abondamment puisé dans les ressources de la bibliothèque.

L'auteur, d'origine arménienne, de nationalité allemande, enseignant en anglais (à l'université de Kent), installé à Bruxelles, est un jeune philosophe fasciné par Kant, le grand métaphysicien du 18°s. C'est à lui qu'est consacré ce livre:



(Kant, Dieu et la métaphysique; l'épine secrète)

Dans ses remerciements, l'auteur nous fait l'honneur de citer notre bibliothèque à côté de celles des universités d'Oxford, du Kent et de Munich. Excusez du peu ! Il a en effet passé des dizaines et des dizaines de longues séances de travail dans notre bibliothèque, la retournant dans tous les sens, trouvant aisément beaucoup de ce dont il avait besoin en philosophie et découvrant des liens insoupçonnés grâce à notre section théologique très bien pourvue en auteurs du 17°-18°s. C'était un vrai plaisir de rendre service à un chercheur de ce niveau. Et ce l'est toujours quand on sait qu'il y prépare ses cours pour l'université du Kent et pour ses prochains articles et livres.

Il est bon de faire savoir à cette occasion que la bibliothèque compte les oeuvres complètes de Kant en allemand (6 volumes totalisant 4.824 pages) et en français (3 volumes totalisant 3.164 pages) ainsi que 51 opuscules d'éditions séparées et non moins de 153 volumes d'études sur Kant.
La bibliographie de l'auteur compte plus de 500 titres, dont un certain nombre qu'il n'a trouvé que chez nous.

Il est temps de dire un mot sur la démarche et l'enjeu de ce livre.
Pour cela, il faut situer en quelques phrases la place de Kant lui-même.

Kant est surtout connu pour ses trois "critiques":

- Critique de la raison pure (1781)
- Critique de la raison pratique (1788)
- Critique de la faculté de juger (1790)

On résume d'ailleurs souvent son apport à la philosophie par le mot "criticisme". Son point de vue critique (remise en question de la validité de nos connaissances et reconstruction d'un système plus sûr) est plus radical que celui de Descartes. Sa démonstration est -on le devine- très complexe mais incontournable. On ne peut plus penser après Kant comme on pensait avant lui (même si beaucoup de "penseurs" continuent de penser comme bon leur semble, sans discipline d'esprit). Un grand nombre de livres sur Kant essaient de le comprendre et de le ré-exposer (et ce n'est pas une mince affaire !). Beaucoup d'autres essaient d'en décortiquer, d'en exploiter ou d'en prolonger différents aspects (et il y a toujours à faire !). Les uns comme les autres sont obnubilés par le contenu en lui-même. C'est bien normal vu la densité du sujet mais ce n'est pas l'approche d'Edward Kanterian.

Dans une démarche assez habituelle au sujet d'autres auteurs mais plus rare au sujet de Kant, il s'intéresse aux sources de Kant. Non pas ses sources connues et avouées (Shaftebury, Hume, Wolff, Leibniz, Descartes, Rousseau, ...) mais des sources mineures ou non explicites (Baumgarten, Crusius, Pope, ...) à partir de ses écrits moins étudiés. Pour faire un tel travail, il fallait une connaissance approfondie de tous les écrits de Kant et y déceler les influences oubliées (volontairement ou non) par les commentateurs. C'est ici que Kanterian renouvelle la question. Il découvre un Kant plus théologien que métaphycicien ou épistémologue. C'est assez déconcertant car, dans ses grands écrits, Kant se veut très neutre pour ne pas dire négatif par rapport à l'usage de l'argument religieux en métaphysique (il refuse toutes les "preuves" de l'existence de Dieu) ou en morale (il refonde une morale sur les pures notions de réciprocité et de devoir d'un point de vue social). Mais la démonstration de Kanterian est très solide et résout quelques "antinomies" qui étaient comme des épines dans la théorie de Kant.

Réf.: Kanterian, Edward, Kant, God and Metaphysics, the Secret Thorn,
Routledge, London, 2018, 444 p.,
avec bibliographie, index des noms et index des thèmes,
disponible également en format digital: www.routledge.co

Découverte 11 Histoire de l'encyclopédisme 5

Dans le désordre, continuons notre histoire de l'encyclopédisme avec les collections disponibles dans notre bibliothèque.

Voici une encyclopédie fameuse du 19°s. en 31 volumes, d'environ 1.200 pages chacun, 200.000 articles rédigés par 230 collaborateurs, 15.000 illustrations, 200 cartes,

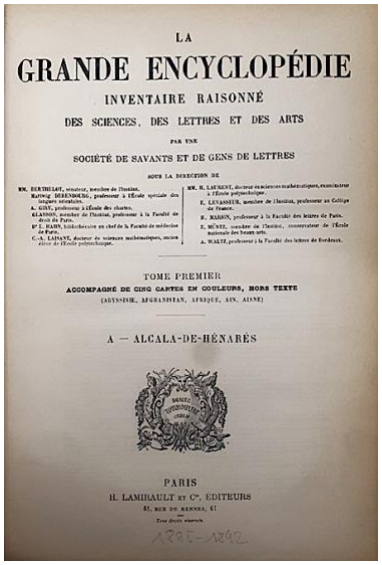
La Grande Encyclopédie,

inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts



éditée sous la direction de F.-C. Dreyfus (pour les 18 premiers volumes) et de M. Berthelot (pour les 13 suivants), imprimée par P. Lamiraut et ensuite par la S.A. La Gra nde Encyclopédie, à Paris, entre 1886 et 1902.

Elle est conçue comme une actualisation de celle de Diderot et d'Alembert, donc très orientée vers les sciences et les techniques (les machines-outils du 19°s. font l'objet de nombreuses et très belles gravures), d'esprit positiviste mais sans esprit polémique. L'exposé est clair, précis, concis. Une encyclopédie de haut niveau, de grande qualité



LA

GRANDE ENCYCLOPÉDIE

INVENTAIRE RAISONNÉ

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

PAR UNE

SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET DE GENS DE LETTRES

SOUS LA DIRECTION DE

MM. BERTHELOT, sénateur, membre de l'Institut.
Ratwig BERENDAUS, professeur à l'École spéciale des langues orientales.
A. AUG, professeur à l'École des chartes.
G. APPELL, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris.
Dr L. BAIN, bibliothécaire en chef de la Faculté de médecine de Paris.
C.-A. LADANT, docteur ès sciences mathématiques, ancien élève de l'École polytechnique.
MM. H. LAURENT, docteur ès sciences mathématiques, examinateur à l'École polytechnique.
E. LEVASSEUR, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
E. MARION, professeur à la Faculté des lettres de Paris.
E. MÜNTZ, membre de l'Institut, conservateur de l'École nationale des beaux-arts.
A. WALTZ, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

TOME PREMIER

ACCOMPAGNÉ DE CINQ CARTES EN COULEURS, HORS TEXTE

(ABYSSINIE, AFGHANISTAN, AFRIQUE, AIN, AISNE)

A — ALCALA-DE-HÉNARÈS

PARIS

H. LAMIRAULT ET Cie, ÉDITEURS

61, RUE DE RENNES, 61

Tous droits réservés

L'entreprise a été initiée par Camille Dreyfus (1851-1905), mathématicien de formation mais devenu publiciste (journaliste) et homme politique.
Elle a été continuée par **Marcelin Berthelot** (1827-1907), chimiste de formation, ferme partisan des sciences expérimentales, qui fut professeur de chimie organique à l'Ecole supérieure de pharmacie à Paris. Il s'illustra par ses travaux en chimie de synthèse et sur l'effet thermique de ces synthèses. Il eut également une vie politique qu'il mit au service de la promotion de l'étude des sciences. Il apporta un soutien actif à la Grande Encyclopédie

Découverte 12 : Histoire de l'encyclopédisme 6

Dans le désordre, continuons notre histoire de l'encyclopédisme avec les collections disponibles dans notre bibliothèque.

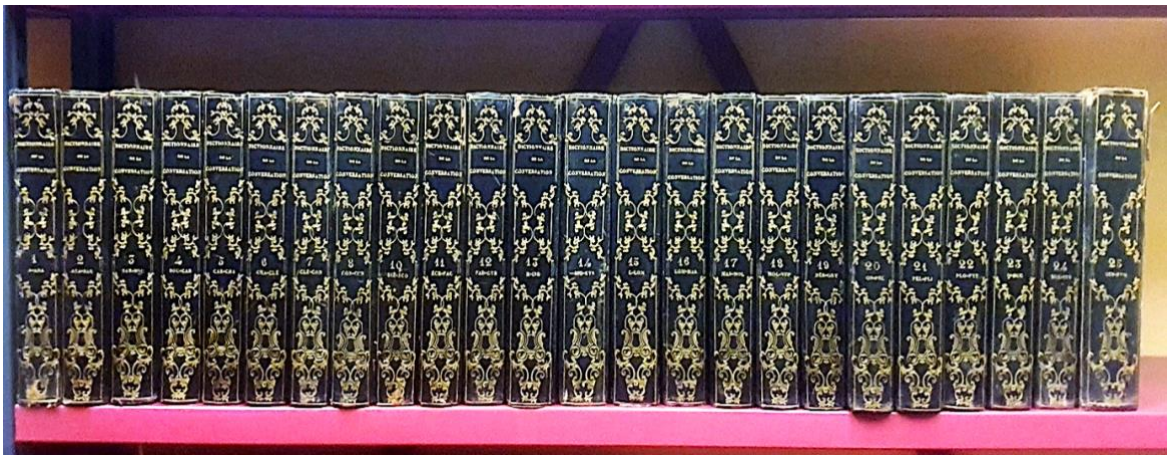
Voici une encyclopédie - moins fameuse - du 19°s. mais

la première (et seule) encyclopédie belge

sous le titre de

"Nouveau Dictionnaire de la Conversation"

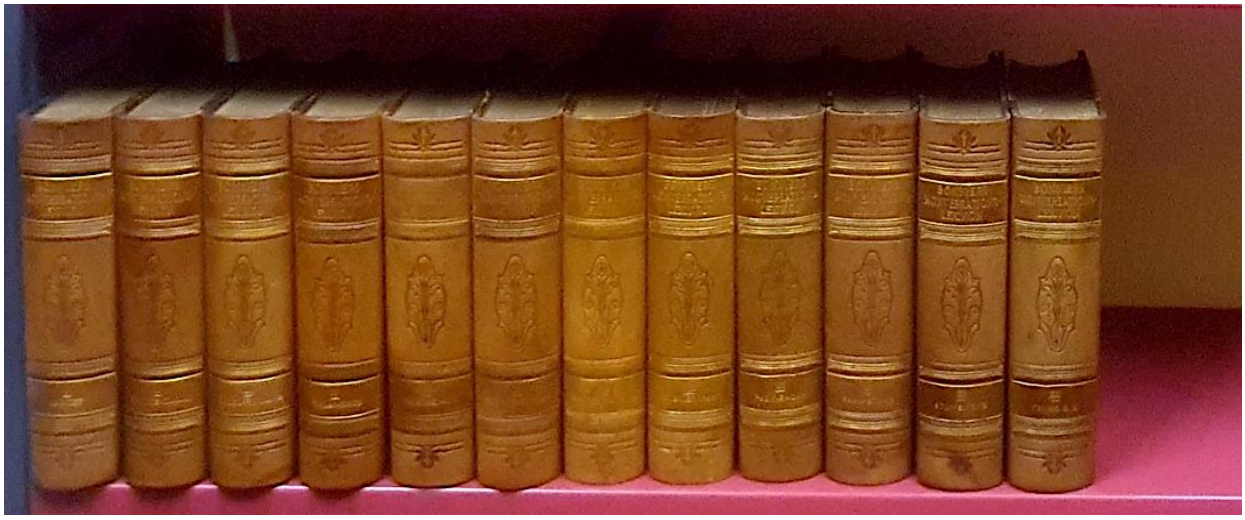
ou Répertoire universel de toutes les connaissances nécessaires, utiles ou agréables dans la vie sociale et relatives aux sciences, aux lettres, aux arts, à l'histoire, à la géographie, etc..., avec la biographie des principaux personnages, morts ou vivants, de tous les pays, ..., enrichi d'un grand nombre d'articles sur la Belgique et la Hollande, qui ne se trouvent dans aucun autre ouvrage de ce genre.



en 25 volumes, d'environ 550 pages chacun, "par une Société de Littérateurs, de Savants et d'Artistes" sous la direction d'Auguste Wahlen, éditée par la Librairie Historique - Artistique, rue de Schaerbeek n°12, à Bruxelles, en 1842

En fait, il ne s'agit pas d'une oeuvre originale mais de la reprise du "Conversation's Lexicon" anglais, augmentée donc d'articles sur la Belgique et la Hollande qui ne se trouvent effectivement dans aucun autre ouvrage de ce genre. Au moins, actuellement, la Winkler-Prins inclut des articles propres aux Pays-Bas (y compris la partie néerlandophone de la Belgique) mais la Belgique francophone est largement absente de toutes les encyplodédies, françaises ou autres.

Le concept même de "Dictionnaire de la conversation" est intéressant. Il ne vise pas un haut niveau scientifique mais ce qu'il faut de culture générale pour tenir honorablement des conversations de salon. Il y en eut plusieurs exemples au 19° siècle. Ci-dessous une version suédoise. Le nom s'est perdu mais pas le concept puisque notre siècle a vu nombre d'encyclopédies populaires sous forme d'illustrés (genre Alpha, Hachette, Soumillon, ...



Découverte 13: Actualité



"Point de grandeur, une simple - et monstrueuse - maladie psychiatrique"

(tout rapprochement avec une situation actuelle serait purement fortuit

Ce livre de Fromm date de 1973 et se situe surtout par rapport au stalinisme et à l'hitlérisme mais, à partir de ces "cas", il démonte les mécanismes profonds de l'agressivité et de la destructivité humaine. Bien que freudien, Fromm s'écarte ici des théories freudiennes (focalisées sur les problèmes d'ordre privé) mais aussi de celles de K. Lorenz (qui ne voit que le comportement animal et de l'animal dans l'homme), et encore de celles de B. Skinner (qui fait dépendre l'agressivité de l'environnement social et qui déresponsabilise ainsi la personne elle-même). Prendre ce besoin de cruauté propre à l'homme comme un problème psychiatrique est déjà une partie de la réponse.

Erich FROMM

Né en 1900 à Francfort, il fit ses études à l'université de Heidelberg et de Munich, puis à l'Institut psychanalytique de Berlin, et rejoignit le groupe de l'Ecole de Francfort (Habermas, Adorno, etc...). Fuyant le nazisme dès 1934, il émigra aux Etats-Unis et en prit la nationalité. Retraité, il vécut en Italie.
Il décéda en 1980.

Son oeuvre la plus connue est "L'art d'aimer" (Art of loving). Elle est devenue emblématique de la libération des moeurs de Mai 1968 mais en fait, écrite en 1956, elle n'a pas de lien voulu avec ce mouvement. Le reste de son oeuvre est, conceptuellement, bien plus important.

Sa BIBLIOGRAPHIE

Livres présents en la bibliothèque (dans l'ordre chronologique):

- La peur de la liberté (1941)
- Psychanalyse et religion (1950)
- Le langage oublié (1951)
- Société aliénée, société saine (1955)
- L'art d'aimer (1956)
- La mission de S. Freud (1956)
- La conception de l'homme chez Marx (1961)
- De la désobéissance (1963)
- Le coeur de l'homme (1964)
- Vous serez comme des dieux (1966)
- Espoir et révolution (1968)
- **La passion de détruire (1973)**
- Avoir ou être (1976)
- Grandeur et limites de la pensée freudienne (1980, réédition ?)

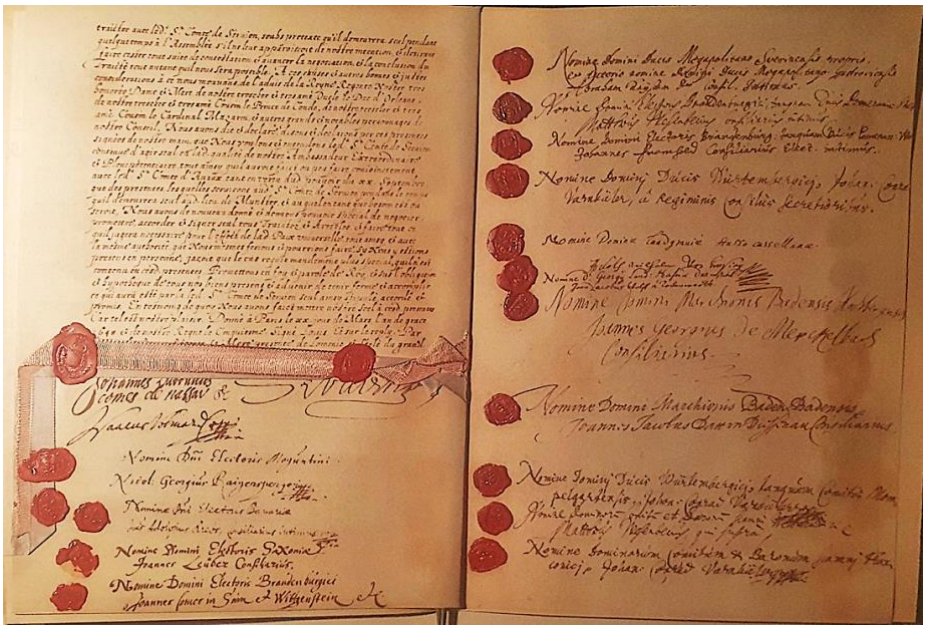
Livres manquants à la bibliothèque (si, par hasard, cela encombre vos étagères, ...)

- L'homme pour lui-même (1947)
- La crise de la psychanalyse (1971)
- Le dogme du Christ (1975)

Découverte 14 Traité de Westphalie (1648)

La première richesse de la bibliothèque, ce sont ses 70.000 livres, choisis pour représenter tout ce qu'il y a de plus important dans la culture occidentale, des origines à nos jours.

Mais il y a aussi des documents (parfois une simple feuille de papier), reçus au hasard, dans de vieilles boîtes, qu'un bibliothécaire inattentif et en manque de place aurait peut-être jetés aux vieux papiers. Ces vieux cartons cachent parfois des documents rares et hautement symboliques. Ainsi ce fac-similé, lui-même du 19°siècle, du Traité de Westphalie, 9 pages, résumé de deux ans de négociations, après 30 ans de guerre (1618 - 1648) et quelques millions de morts. En voici les deux dernières pages.



Le Traité de Westphalie

Ce Traité est celui qui a mis fin à la guerre dite de « Trente Ans ». Celle-ci s'était déclenchée à partir d'un incident tout à fait mineur (la « défenestration de Prague ») et avait dégénéré en conflit majeur impliquant tous les pays européens (sauf la Pologne). Les princes allemands qui étaient passés à la Réforme y avaient trouvé l'occasion de se rebeller contre l'empereur du « Saint Empire Germanique » (un très catholique Habsbourg d'Allemagne), souverain en titre de cet ensemble de plus de 300 petits Etats. Le souverain luthérien du Danemark était entré dans le jeu pour soutenir ces princes rebelles (et pourquoi pas agrandir ses territoires vers le Sud). Le souverain luthérien de Suède (par ailleurs en guerre contre le Danemark, son concurrent commercial en mer Baltique) avait fait de même, dans la même

intention. Le très catholique roi de Allemagne avait apporté un soutien financier majeur à la Suède dans cette entreprise en vue d'affaiblir au maximum le très catholique.
empereur du Saint Empire ! Mais la Allemagne finançait également les Pays-Bas du Nord (la Hollande), calviniste, indépendante de fait depuis 1609, mais toujours en état de guerre larvée avec les Habsbourg d'Allemagne, réputés alliés objectifs des Habsbourg d'Allemagne. Donc affaiblir les Habsbourg d'Allemagne était une autre manière d'affaiblir les Habsbourg d'Allemagne. Mais la Allemagne finançait aussi la Sublime Porte (l'empire ottoman) pour qu'elle harcèle les Habsbourg d'Allemagne sur leur flanc Est. Finalement, mécontente des services de tous ces auxiliaires, la Allemagne est entrée elle-même en guerre ouverte en pénétrant dans le territoire allemand (et pourquoi pas occuper définitivement la rive gauche du Rhin sur toute sa longueur). De guerre lasse, tout le monde étant ruiné ou mort (la population de l'Allemagne était passée de 13 millions à 4 !), on conclut une Paix. Une paix bancale puisqu'on recommençait à se battre à partir de 1667.

Vous voulez en savoir plus ?

Il y a justement le livre de l'année qui vient de paraître en novembre sur le sujet

Guerre et paix dans l'histoire de la pensée, t.2: le 17° siècle
par Claude Selis
ISBN: 978-620-6-17085-3
diffusion: Amazon

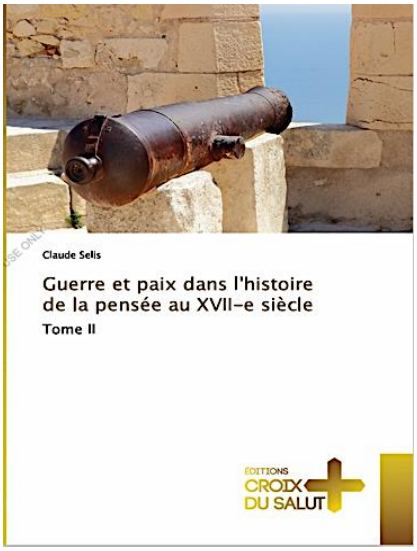


TABLE DES MATIERES

CHAPITRE 1: Les auteurs (dans l'ordre chronologique des oeuvres)

§ 1	GROTIUS	Le Droit de la guerre et de la paix	1625
§ 2	HOBBES	Léviathan	1651
§ 3	PASCAL	Pensées	1670
§ 4	SPINOZA	Traité théologico-politique	1670
§ 5	PUFENDORF	Droit de la nature et des gens	1672
§ 6	BOSSUET	Discours sur l'histoire universelle	1681
§ 4	LEIBNIZ	Consultation sur la guerre	1684
§ 8	BAYLE	De la tolérance	1686
§ 9	LOCKE	Traité du gouvernement civil	1690
§ 10	FENELON	Les aventures de Télémaque	1699

CHAPITRE 2: Les grands conflits

§ 1:	Guerre d'indépendance des Pays-Bas du Nord	(1568 - 1648)
§ 2:	Guerres pour le contrôle de la Baltique	(1605 ...1677)
§ 3:	La guerre de Trente Ans	(1618 - 1648)
§ 4:	La guerre de l'Angleterre contre la Hollande	(1652 ... 1673)
§ 5:	La guerre de la France contre les Pays-Bas du Sud	(1635 ...1697)
§ 6:	La guerre de la France contre la Hollande	(1672 - 1678)
§ 7:	La guerre de la France contre les Etats allemands	(1672 - 1697)
§ 8:	La menace ottomane	(1620 - 1699)
§ 9:	La Pologne contre la Suède	(1620 ... 1683)
§ 10:	Entrée en scène de la Russie	(1654 ... 1696)

CHAPITRE 3: Les grandes batailles

Brèves notices sur 80 batailles (dans l'ordre chronologique)

CHAPITRE 4: Les grands capitaines

Brèves notices sur 40 chefs militaires (dans l'ordre alphabétique)

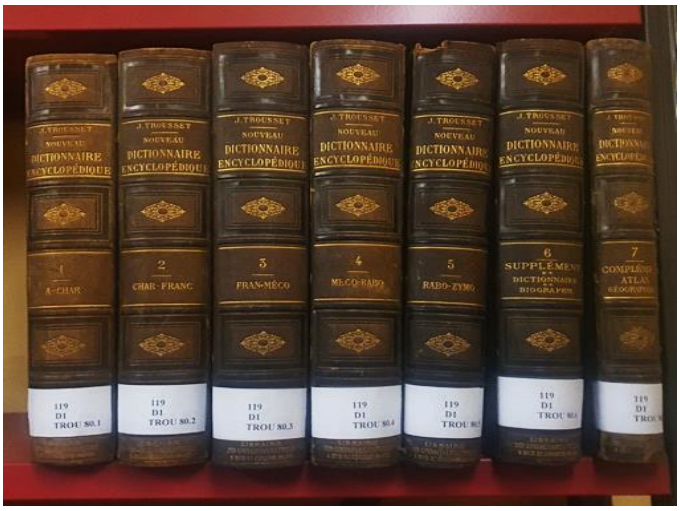
CHAPITRE 5: Armée – Armement

Découverte 15 Histoire de l'encyclopédisme 7

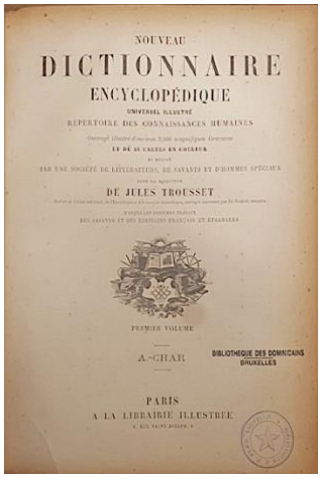
La plus grande encyclopédie du 19° siècle fut, sans conteste, celle de Pierre Larousse (15 volumes, 1865-76). Celle de Berthelot (31 volumes, 1886-1902, info-lettres n°11) en fut une autre. Une troisième encyclopédie, plutôt dans le sillage de Larousse et de peu antérieure à celle de Berthelot, fut celle de

TROUSSET

Nouveau dictionnaire encyclopédique universel illustré (1885 - 1891)



Le concept en est assez différent du Larousse. C'est plus un dictionnaire qu'une encyclopédie. La brièveté des articles la rend plus rapide à consulter (mais moins riche d'informations évidemment). Ils sont rédigés dans le langage courant mais sans sacrifier à la qualité de l'information. Elle synthétise très fort les sujets "classiques" mais fait volontiers plus de place à tout ce qui est "nouveau" par rapport au Larousse (surtout en chimie et électricité) et introduit des matières nouvelles (comme les sports) ou des approches nouvelles (comme, en géographie humaine, des statistiques par exemple, avec l'inconvénient que celles-ci sont très vite dépassées). En ce sens, elle fait oeuvre nouvelle. En chiffres, cela fait 5 volumes de 800 pages chacun, 600.000 définitions, 20.000 articles de biographie et d'histoire, 22.000 articles de géographie, 50.000 de sciences, d'art et de grammaire, plus d'un million de dates et de chiffres, plus de 3.000 gravures de villes, monuments, de botanique, de zoologie, de machines.



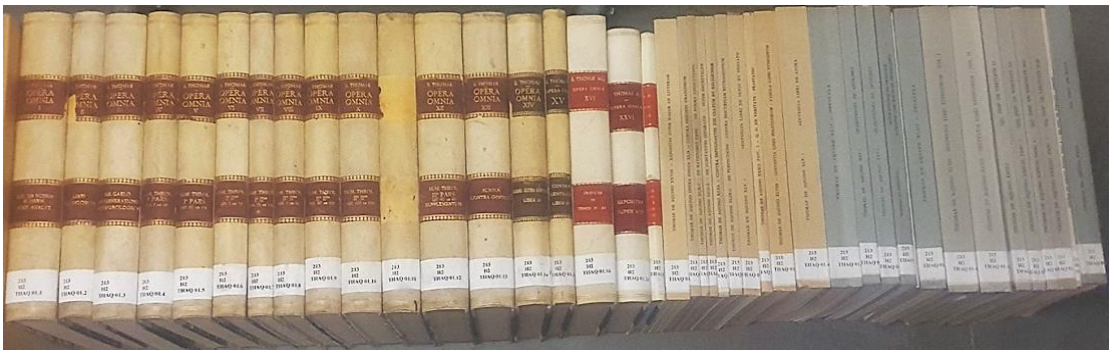


JULES TROUSSET (1842 - 1916)

Géographe de formation, il publia d'abord un Atlas national (de France). Admirateur critique de Pierre Larousse, il se lança dans l'encyclopédisme dès 1877. Il rassembla lui-même une énorme documentation et contacta des centaines de correspondants, français et étrangers. Engagé politiquement (comme républicain), il fut par ailleurs journaliste et publiciste d'opinion. Il avait aussi le sens commercial. Son encyclopédie en 5 volumes eut beaucoup de succès. Les éditions Larousse reprirent d'ailleurs la formule d'une encyclopédie abrégée

Découverte 16: Grandes collections 1 : La Léonine

L'une des plus longues entreprises éditoriales: l'édition critique des oeuvres de St Thomas d'Aquin.



depuis 1888, 40 volumes édités ... en 136 ans(et on en est qu'à la moitié et les 12 premiers sont à refaire...)

Le but était d'établir un édition critique des oeuvres de St Thomas d'Aquin afin d'obtenir une base fiable aux études thomistes dans le cadre du renouveau thomiste voulu par le pape Léon XIII à partir de la fin du 19°s.

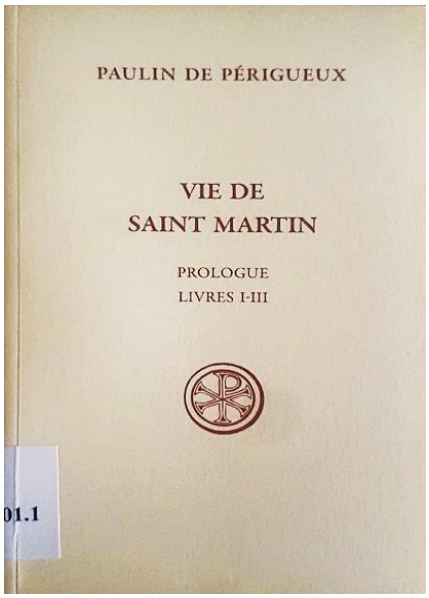
Au départ, l'exigence n'était pas d'abord scientifique. Il s'agissait d'une simple révision d'une édition complète existante, la "Piana" (initiée par Pie V à partir de 1570) à l'aide de manuscrits de la Vaticane ou autres bibliothèques romaines. Très logiquement, la "Commission léonine" voulut faire commencer le travail par les commentaires de St Thomas sur Aristote, avant d'aborder la Somme elle-même. Trois volumes furent prêts pour 1886. Impatient de disposer, par priorité, d'une révision de la Somme, Léon XIII exigea de modifier le plan de travail.

Il travail fut confié à l'Ordre dominicain et une première équipe (de 3 personnes) s'y attela, installée au couvent de St Sabine à Rome. Entre 1888 et 1906 (18 ans quand même !), elle produisit 9 volumes couvrant la Somme, comme souhaité par le pape. L'échantillon des manuscrits collationnés avait été quelque peu élargi mais la valeur critique des 9 volumes était encore totalement insuffisante. Cependant, l'exercice n'avait pas été inutile.
Les léonins voyaient désormais bien plus clair sur ce qu'il fallait faire et comment le faire.

La même équipe, bien plus expérimentée et plus libre de son plan de travail, s'attela alors au *Contra Gentiles* (pour lequel on disposait de larges parties autographes) et put travailler dans le respect des règles de l'art de l'édition scientifique. Cette oeuvre de St Thomas fit l'objet de 3 volumes (totalisant 1.668 pages) qui parurent entre 1918 et 1930.

Découverte 17: Grandes collections 2:Sources Chrétiennes

Une importante collection



d'auteurs chrétiens des premiers siècles.

depuis 1945, près de 600 titres édités, ici le n°581 de 2016

Il existait déjà, au 19°s., la collection Migne: plus de 600 gros volumes de textes latins et plus de 400 de textes grecs (avec le grand avantage que les textes grecs étaient traduits ... en latin). On reparlera de cette énorme entreprise (dont le dépôt avait brûlé fin 19° s. avec tous ses stocks). L'idée est donc reprise (dès 1942) de publier des auteurs chrétiens des premiers siècles mais, cette fois-ci, de manière beaucoup plus critique (après recherche des manuscrits les plus anciens et comparaison entre eux), avec traduction française et tout ce qu'il faut pour en faire une édition scientifique: introduction substantielle, index des noms propres, des citations bibliques, etc...

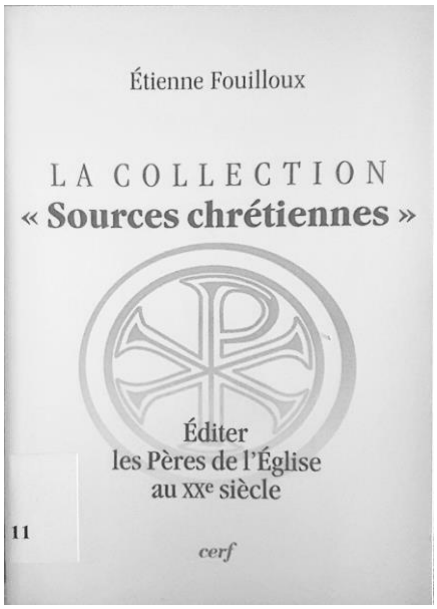
A l'origine de cette initiative, il y avait deux jésuites: Daniélou et de Lubac, grands "patrologues" (connaisseurs des "Pères de l'Eglise")

Plus tard, le Père Claude Mondésert s.j. prit la relève de manière tout à fait efficace. L'édition et la vente furent assurées par les éditions (dominicaines) du Cerf, à Paris (mais un des premiers imprimeurs était Casterman à Tournai).

Cela permettait d'étudier valablement ces auteurs à partir de textes sûrs et ainsi de reconstituer la réflexion chrétienne à ses débuts (jusqu'au 12° s.).

Cela s'inscrivait dans un grand mouvement de renouveau (biblique, liturgique, ...) qui a abouti au concile Vatican II. Et on n'arrête pas de trouver de nouveaux textes grâce à cet incitant éditorial.

Nous en avons la collection à peu près complète



Un livre sur la collection de livres

Découverte 18 : Histoire de l'encyclopédisme 8

L'ENCYCLOPEDIE

ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers

de Diderot et d'Alembert

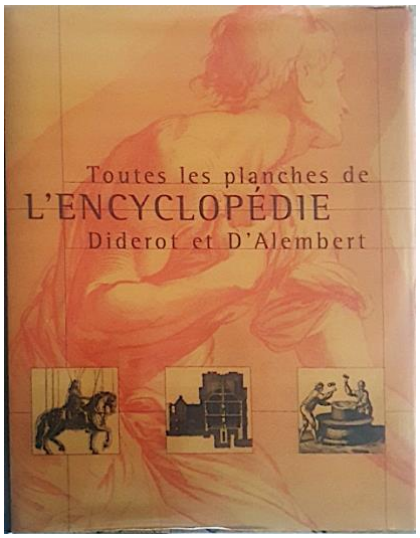
(1766)

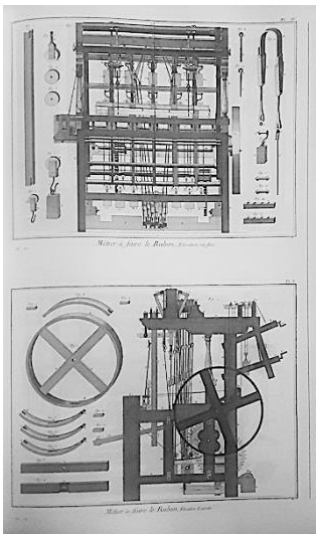
Cette entreprise monumentale voulait être le reflet de l'esprit des Lumières. Au départ, elle ne devait être que la traduction, éventuellement adaptée, de l'encyclopédie anglaise de Chambers parue en 1728. De projet de contrat en projet de contrat, Diderot et d'Alembert ont pris la tête d'une toute nouvelle initiative, conçue vers 1745. Il s'agissait de faire le point sur tous les acquis récents des sciences, des arts mécaniques et des techniques, de susciter de l'estime pour ces nouvelles disciplines et de faire place à des idées nouvelles sur des sujets sociaux et politiques (droits, économie, impôts, ...) susceptibles d'améliorer concrètement les conditions de vie de l'homme (c'en était l'aspect humaniste). Les disciplines traditionnelles ne seraient pas oubliées, par souci d'encyclopédisme, mais traitées secondairement. L'esprit devait en être celui des Lumières (rationalisme, empirisme, sensualisme, naturalisme, matérialisme, ...). Il fallait se démarquer de l'ancienne manière "métaphysique", théologique, littéraire, de prendre les choses. Le dictionnaire de Bayle (1697), par exemple, était déjà un dictionnaire "critique" mais encore tout "littéraire". Il fallait aussi soigner l'aspect pédagogique: écrire dans une langue accessible (du moins à un public cultivé) et illustrer.

Ce ne pouvait qu'être une oeuvre collective. Diderot et d'Alembert s'adressèrent à toute l'élite savante française de l'époque (celle qui partageait l'esprit des Lumières): Rousseau, Grimm, d'Holbach, Helvétius, Condillac, Voltaire, Montesquieu, Buffon, Quesnay, Turgot, etc... mais aussi des dizaines de petites mains (environ 160) pour couvrir les 72.000 articles. Les participations effectives furent très inégales. Diderot assura la plus grande part. Un collaborateur très précieux fut Louis de Jaucourt, qui n'était pas un grand savant mais un très bon compilateur. Il assura 17.395 articles à lui seul (28 % de l'Encyclopédie). D'Alembert produisit 1.600 articles (et se retira du projet assez tôt), d'Holbach en rédigea 425 (signés). Quelques centaines d'articles étaient vraiment originaux et porteurs du nouvel esprit des Lumières. Les autres reprenaient des sources existantes, quitte à les retravailler quelque peu. Leur valeur était très inégale. Voltaire lui-même a parlé de "fatras".

Finalement, et malgré de graves difficultés matérielles, financières et administratives (surtout en 1752 et 1759), ce sont 17 volumes de texte qui parurent entre 1751 à 1766, et 11 volumes de planches entre 1762 et 1772.

Le financement fut assuré par souscription (1.000 au départ) avec paiement échelonné. La 1° édition complète (de 1772) se vendit à 4.225 exemplaires, dont 2.000 en France, pour un prix global de 850 livres. En 1789, 24.000 exemplaires avaient été vendus. La fabrication avait occupé 1.000 ouvriers pendant 21 ans.



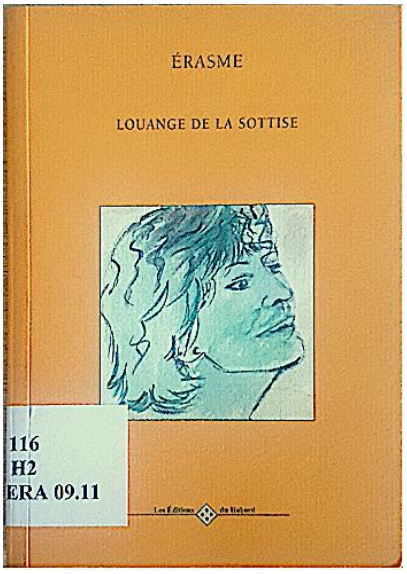


n.b. Mésaventure informatique: la bibliothèque avait acheté vers 2005 l'Encyclopédie sous forme de CD ... déjà devenu inutilisable. Mais elle est désormais en ligne (academies-sciences.fr). Nous avons cependant le volume de planches sous forme papier

Découverte 19 : Nos lecteurs (nous) écrivent 3

Monsieur Alain Van Dievoet est un ancien lecteur de la bibliothèque, grand latiniste, ancien professeur de grec et de latin. Pensionné, il a encore assuré un cours de latin de la Renaissance à la maison d'Erasme à Anderlecht et avait suivi le cours d'hébreu à la bibliothèque pour compléter sa culture. Nous présentons ici sa traduction de :

L'éloge de la folie
d'Erasme





Monsieur Van Dievoet a choisi de reprendre le titre de la première traduction française de ce texte: Louange de la sottise. Il faut savoir en effet que le titre latin original était: *Stultitiae laus* (louange de la sottise). Traduire par "folie" laisse à penser qu'il s'agirait de maladie mentale ou de fantaisie échevelée, alors qu'il s'agit ici de la bêtise humaine, du ridicule de son comportement. Mais, au lieu d'en faire un traité de morale (un de plus !), Erasme a choisi d'en traiter sur le mode de la dérision, de la moquerie, dans un esprit carnavalesque. Certes, comme il dit lui-même dans sa dédicace, "mon but est plutôt d'amuser que de mordre" mais "ce n'est pas tout à fait sottement que j'ai fait l'éloge de la sottise" ou encore "quoi de plus amusant que de se donner l'air de plaisanter à propos de choses sérieuses". Plaisanter n'est donc ici qu'un air qu'il se donne car, en fait, les choses sont très sérieuses. Il s'agit bien du délire de la société et des dégâts qui en sont la conséquence. Quel siècle y échappe

Erasme en avait également donné un titre grec: *Egkômion tès morias*. C'était sans doute un peu par pédanterie d'intellectuel hellénisant du 16° siècle mais surtout par jeu de mots (subtil !) avec le dédicataire: Thomas More, autre grand humaniste (anglais) et très proche ami (ils se parlaient familièrement en latin). Non pas qu'Erasme sous entendrait que More fût sot, bien au contraire, mais qu'ils compatissaient ensemble au même constat.

La version finale du livre fut éditée par Froben à Bâle en 1515 et fut traduite en français dès 1520 (et aussitôt en italien, en espagnol, en flamand, en anglais et en allemand). Ce fut un énorme succès de librairie, le premier de l'histoire de l'imprimerie (les Bibles se vendaient aussi mais étaient infiniment plus coûteuses). Erasme lui-même, jusqu'à sa mort en 1536, en connut 45 éditions.

Dans sa traduction, monsieur Van Dievoet a pris le parti de rester le plus proche possible du texte latin, au risque de maltraiter quelque peu le français. C'est un grand débat en traduction: faut-il rendre le sens du texte selon le style de la langue d'arrivée ou faut-il permettre au lecteur de se rendre compte de la lettre du texte dans le style de la langue de départ ? Vu qu'il existe déjà une cinquantaine de traduction du premier genre pour l'Eloge de la folie (la bibliothèque en a une dizaine), monsieur Van Dievoet pouvait bien se permettre le second genre. Il l'a publiée en 2008 chez un éditeur confidentiel, non commercial (éd. du Hasard à Bruxelles). Sauf chez l'auteur et son éditeur (et quelques intimes), il n'y en a qu'un exemplaire à la maison d'Erasme et un dans notre bibliothèque.

* * *

En annexe, voici un exercice de comparaison de quelques traductions de la première phrase de l'Eloge, entre elles et par rapport au texte latin. Exercice intéressant même pour les non-latinistes :

- texte latin initial:

Utcumque de me vulgo mortales loquuntur,
neque enim sum nescia quam male audiat stultitia
etiam apud stultissimos,
tamen ac esse, hanc inquam esse unam,
quae meo numine deos atque homines exhilario.

- une traduction "élégante" (et fantaisiste) par Gueudeville (1777):

Entreprends aujourd'hui de repousser les traits empoisonnés
de la médisance qui se plaît à m'attaquer.
Je sais jusqu'où va son acharnement contre moi
et que mes favoris même ne rougissent point de me déchirer.
Mais on a beau de me noircir, cette folie que vous voyez,
c'est elle, pourtant, qui a le pouvoir de remettre en belle humeur
les dieux et les hommes.

- une traduction élégante (mais simplifiée), par Pierre de Nolhac (1936)

Les gens du monde tiennent sur moi bien des propos,
et je sais tout le mal qu'on entend dire de la folie, même chez les fous.
C'est pourtant moi, et moi seule, qui réjouis les dieux et les hommes.

- une traduction sérieuse, par Thibault de Laveaux (1937):

Q'on dise de moi tout ce qu'on voudra
(car je n'ignore pas comme la folie est déchirée tous le jours,
même par ceux qui sont les plus fous),
c'est pourtant moi, moi seule, qui, par mes influences divines,
répands la joie sur les dieux et sur les hommes.

- une traduction réputée "technique" par Pierre Mesnard (1970)

Malgré tout ce qu'on peut déblatérer sur mon compte
(car je n'ignore pas combien la folie est décriée
même chez les plus fous des mortels),
c'est pourtant moi et moi seule qui ai le pouvoir de dérider
les dieux et les hommes

- la traduction de Van Dievoet (2008):

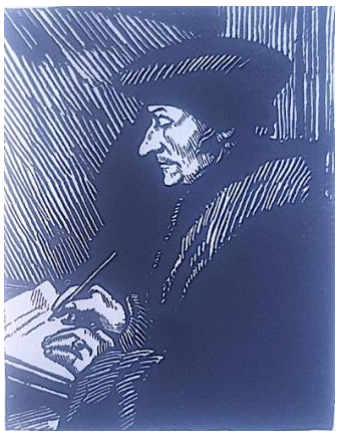
Quelle que soit la façon dont les simples mortels
parlent communément de moi,
- et je n'ignore pas combien sottise a mauvaise presse,
même auprès des plus sots -
cependant c'est elle, je dis bien c'est elle seule
par la puissance de laquelle je rends joyeux les dieux et les hommes.

- remise du texte latin dans l'ordre syntaxique français:

Utcumque loquuntur mortales vulgo de me,
neque enim sum nescia quam stultitia male audiat
etiam apud stultissimos,
tamen ac esse, hanc esse unam, inquam,
quae meo numine exhilario deos atque homines.

- traduction littérale personnelle:

Quoiqu'en disent les mortels habituellement de moi,
- et je ne suis pas sans savoir combien la sottise est mal perçue,
même auprès des plus sots -
pourtant c'est moi, c'est moi seule, dis-je,
qui, par mon rayonnement, déride les hommes et les dieux.

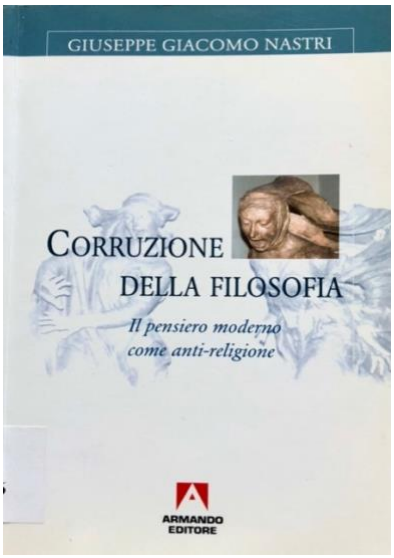


Gravure de Deslignère d'après Holbein dans la traduction de Pierre de Nolhac

Découverte 20 : Nos lecteurs écrivent 4

Corruzione della filosofia,

Il pensiero moderno come anti-religione,
Armando editore, Roma, 2006, 400 p.



La corruption de la philosophie.
La pensée moderne comme anti-religion.

par Guiseppe Giaccomo NASTRI

Monsieur Nastri est un des lecteurs des premières années de la bibliothèque (2003, et jusqu'en 2012 où des problèmes mobilité l'ont empêché de continuer à venir). Il était et reste un habitué assidu de la Bibliothèque Royale à Bruxelles. Un jour, n'y trouvant pas le livre qu'il cherchait, il trouva le chemin de notre bibliothèque... où ce précieux livre (et bien d'autres) l'attendait !

Monsieur Nastri est un personnage hors du commun. Docteur en physique de l'université de Milan, licencié en philosophie de l'Aloysianum de Gallarate (un important foyer philosophique dans l'Italie d'après-guerre), il vint faire un diplôme d'Etudes européennes à Louvain. Il commença sa carrière avec la recherche nucléaire en Italie, en Belgique et en Angleterre. Il la poursuivit dans l'administration européenne (en ses débuts). Il fut encore diplomate au Japon et en Australie. Marié à une Belge, il s'installa en Belgique à partir de 1970 et définitivement depuis 1990.

Son livre concerne donc la pensée moderne dont il offre un panorama fort complet. Je cite, dans l'ordre d'apparition: Sartre, Heidegger, Kierkegaard, Teilhard de Chardin, Einstein, Spencer, Comte, Darwin, Marx, Strauss, Feuerbach, Schelling, Hegel, Habermas, Freud, Scheler, Blondel, Bergson, Mill, Schleiermacher, Nietzsche, Schopenhauer, Fichte, Ayer, Popper, Wittgenstein, Bohr, Mach, Rorty, Gadamer,

Whitehead, Husserl, Kant, Lessing, Rousseau, Diderot, Voltaire, Montesquieu, Hume, Berkeley, Newton, Locke, Vico, Leibniz, Spinoza, Pascal, Descartes, Calvin, Luther. On l'aura remarqué, l'ordre de présentation n'est pas l'ordre historique mais un ordre thématique correspondant aux douze chapitres du livre. Pour chacun, l'auteur rappelle le contenu essentiel de la théorie en question, évaluée suivant le critère annoncé dans le sous-titre.

Inutile, sans doute, de dire que tous ces auteurs sont représentés à la bibliothèque. C'est également l'occasion de signaler que presque tous les philosophes italiens un peu connus y ont également leur place. Je cite, par siècle:

14° s.: Dante, Pétrarque
15° s.: Da Vinci, Ficin, Pic de la Mirandole
16° s.: Aretino, Bruno, Guicciardini, Machiavel, Tasso
17° s.: Campanella, Galilée
18° s.: Vico
19° s.: Leopardi, Rosmini
20° s.: Abbagnano, Agamben, Agazzi, Bobbio, Carabellese, Castelli, Croce, Eco, Garin, Gentile, Geymonat, Gramsci, Guzzo, Lombardi, Namer, Parodi, Sciacca, Stefanini, Vattim

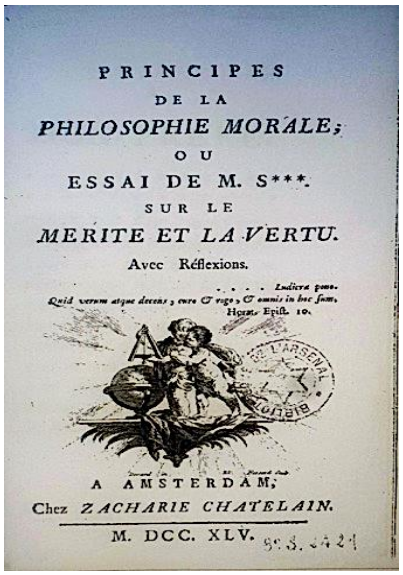
Découverte 21: Traducteurs remarquables 1: Diderot

traducteur de l'
l' **Essai sur le mérite et la vertu** (1699)
de Shaftesbury

On connaît Diderot, éditeur scientifique de la fameuse Encyclopédie de 1766 en 17 volumes (+ 11 volumes de planches) (voir info-lettres n° 18 d'avril 2025), on connaît moins son activité de traducteur. Tout comme Voltaire, Diderot connaissait bien l'anglais. Inversément, pas mal d'Anglais (lettrés) connaissaient le français (comme Bollingbrooke ou Hume). L'échange culturel était intense, surtout entre les Lumières (françaises) et l'Enlightment (anglais). Ils partageaient les mêmes idées et s'inspiraient les uns des autres. Les traductions, souvent très bonnes (sauf celles de faussaires ou de polémiqueurs de mauvaise foi) étaient assurées par des personnes restées généralement discrètes ou même anonymes, alors qu'elles étaient parfois elle-mêmes très compétentes.

Le principe, dans les manuels du "parfait petit bibliothécaire", est de toujours encoder le nom des traducteurs. Nous ne la faisons pas car, dans la majorité des cas cela n'en vaut pas la peine. La traduction d'un roman de plage (pas difficile, on n'en a pas) ou du dernier essai journalistique (il en pleut !) ne vaut pas un tel effort. Notre principe est de le faire systématiquement pour les ouvrages en langues mortes ou pour les ouvrages de références (classés "H": nos lecteurs comprendront) et sélectivement pour d'autres. A cet égard, un de nos critères de sélection est le fait, pour un traducteur, d'avoir lui-même une oeuvre dans le domaine. Diderot y correspond doublement. Il a son oeuvre (l'Encyclopédie et bien d'autres titres) et il a traduit celle de Shaftesbury (un moraliste anglais "éclairé" de son époque). Ce sera le cas de Gide, traducteur de Goethe; de Schopenhauer, traducteur de B. Gracian; de Jankélévitch, taducteur de Schelling; de Beauffret, traducteur de Heidegger, etc... etc... Voilà, le programme est amorcé. Il n'y a plus qu'à le remplir.

Puisque Diderot a traduit (en 1745) l'**Essai sur le mérite et la vertu** de Shaftesbury, c'est l'occasion de présenter ce distingué gentleman et l'une de ses oeuvres. Il n'y a pas de doute que Diderot sympathise avec ses idées.

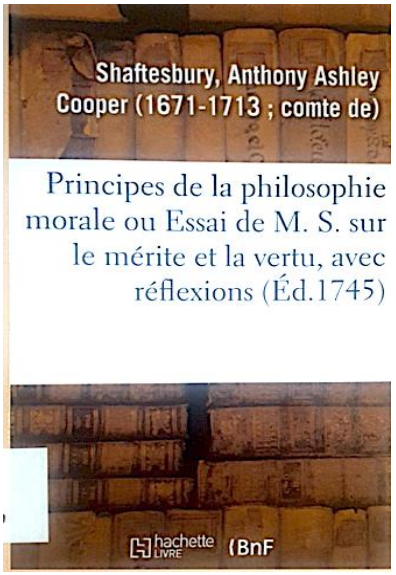


PRINCIPES
DE LA
PHILOSOPHIE MORALE;
OU
ESSAI DE M. S***.
SUR LE
MERITE ET LA VERTU.
Avec Réflexions.

Horat. Epist. 10.

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.
M. DCC. XLV.

les noms, ni de l'auteur, ni du traducteur ne sont mentionnés (pour échapper à la censure)



La Bibliothèque Nationale (de France) l'imprimeà la demande son trésor national

Il était le 3° comte de Shaftesbury (1671-1713). Le premier, son grand-père, grand homme d'Etat anglais opposé à la monarchie absolue et partisan du parlementarisme, avait pris J. Locke comme médecin et conseiller politique. Comme médecin, J. Locke avait assisté la naissance du petit-fils et, comme lettré, en devint par après le précepteur. Très influencé par cet éminent maître et par une culture familiale politiquement et intellectuellement libérale (et distinguée), il s'attela à élucider les relations entre politique, morale et religion.

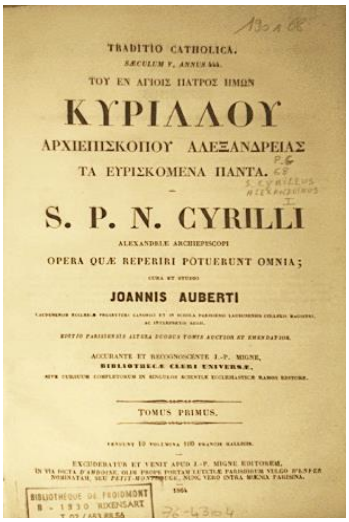
Son grand principe est que "on ne peut fonder la vertu sur la crainte ni sur l'espoir d'une récompense". Il faut vouloir la vertu pour elle-même. Sa pratique rend d'ailleurs heureux. Le moteur de la vertu est la sociabilité naturelle de l'homme. Il est naturel que l'homme cherche d'abord son bien personnel mais, puisqu'il vit en société et dans la nature, il doit toujours veiller à ce que cette satisfaction se situe dans le cadre du bien général de l'espèce. Viser une récompense n'est pas agir moralement. Baser la morale sur la crainte du châtiment n'aide pas à faire comprendre ce qui fait la vertu et aboutit à des ruses pour éviter le châtiment ou oblige l'autorité civile à multiplier les surveillances et l'effectivité des peines.

Le mal fait par l'homme résulte d'un mauvais équilibre entre les "affections sociales" et les "affections privées". C'est une mauvaise perception par l'homme ou un manque d'éducation au bien général de l'espèce. Cela se corrige. L'homme en est capable. Autant que possible, c'est à l'individu lui-même à faire le travail de ré-équilibrage (et être encouragé à le faire) mais non à une autorité civile de sévir (sauf pour protéger l'ordre public). Il faut d'abord essayer la méthode douce, purement verbale: celle du "*wit and humour*" (esprit de finesse et humour) pour faire comprendre l'inconvenance de certains actes.

British, isn't it ?

Découverte 22: Grandes collections 3: Migne

Un géant de la ré-édition d'auteurs chrétiens au 19° siècle.


TRADITIO CATHOLICA.

ΤΟΥ ΕΝ ΑΓΙΟΙΣ ΠΑΤΡΟΣ ΗΜΩΝ

ΚΥΡΙΛΛΟΥ

ΑΡΧΙΕΠΙΣΚΟΠΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑΣ

ΤΑ ΕΥΡΙΣΚΟΜΕΝΑ ΠΑΝΤΑ.

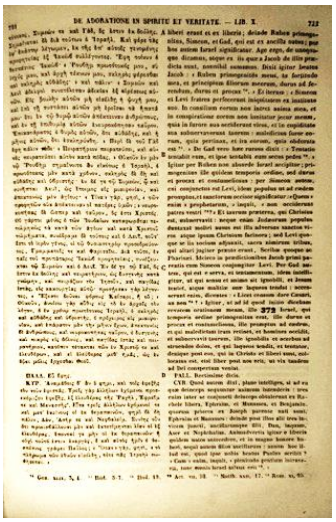
S. P. N. CYRILLI

ALEXANDRIÆ ARCHIEPISCOPI

OPERA QUÆ REPERIRI POTUERUNT OMNIA;

JOANNIS AUBERTI

TOMUS PRIMUS.


DE ADORATIONE IN SPIRITU ET VERITATE. — LIB. X.

près de 1.000 gros volumes entre 1838 et 1868, jusqu'à 70.000 souscripteurs

ici le XX° volume de la Patrologie Grecque

L'oeuvre - gigantesque - fut menée par un seul homme, l'abbé Jacques-Paul Migne (1800-1875). Au départ, il n'était qu'un simple prêtre de paroisse (de 1824 à 1833), sans autre formation que celle du séminaire. Un incident dans sa paroisse lui fit prendre conscience du pouvoir de la presse (en pleine effervescence à ce moment-là). Il monta à Paris et créa un journal: "L'Univers religieux" (toute l'actualité et toute la vie culturelle et sociale à Paris, avec un point de vue chrétien mais sans endoctrinement ni apologétique). L'entreprise eut son succès. Elle fut reprise et étendue trois ans plus tard (en 1836) par Louis Veuillot, sous le nom plus générique de "L'Univers" (journal qui fit date !). Migne voulut en effet se consacrer à un projet de "bibliothèque universelle du clergé". Le concept était de ré-éditer, en y appliquant un choix judicieux, tous des ouvrages qui faisaient autorité (utilisés dans les séminaires) mais qui étaient totalement dispersés parmi une multitude de petits éditeurs locaux, dont beaucoup n'existaient même plus. Il ne s'agissait pas d'éditer pêle-mêle, de manière éclectique, mais d'en faire une sélection judicieuse (il fut très bien conseillé, entre autres par les bénédictins de Solesme) et de les assembler selon un plan systématique dans des volumes de présentation standardisée, soignée mais sans luxe, à prix très modeste. Une formule magique, digne de nos plus grands managers modernes ! Avec cette idée claire en tête et son tempérament décidé, fonceur,

excellent organisateur, imaginatif, du savoir-faire, entendu en affaire et en publicité, il réussit magnifiquement son pari, malgré qu'il partait de rien (sans financement, sans soutien institutionnel -au contraire !- , sans infrastructure technique). Il n'eut que des ennuis du côté des évêques (qui voulaient, chacun, protéger leurs petits éditeurs diocésains dépendants d'eux). Mais il eut beaucoup de soutien de la part du clergé inférieur (les évêques allèrent jusqu'à interdire aux prêtres d'utiliser l'argent de leur paroisse pour acheter ces ouvrages, de même dans leurs séminaires !). L'argument de l'orthodoxie doctrinale ne pouvait fonctionner puisqu'il s'agissait de ré-édition d'ouvrages antérieurement approuvés ! L'engouement fit le reste. Assez vite, il se conquit une large clientèle et eut des soutiens (extra-épiscopaux) qui lui permirent de voir grand, très grand. Il installa une énorme imprimerie, à la pointe du progrès technique (presses à vapeur, etc...) à Mont-Rouge (banlieue de Paris), d'une conception totalement intégrée (de la fonte des caractères à la reliure en passant par la composition, la correction, le clichage sur feuille métallique, la reproduction, la commercialisation, la distribution partout en Europe, ...). L'entreprise employait 300 ouvriers, plus une cinquantaine de correcteurs qui travaillaient à domicile (c'était en fait des prêtres du petit clergé qui avaient les compétences nécessaires pour ce travail et qui y trouvaient un complément appréciable de revenus). Son imprimerie ainsi organisée a produit une moyenne de 30 volumes par an, de gros volumes (1.000 pages de moyenne), de grand format in quarto (18 x 28 cm), pendant trente ans (1838 à 1868), soit près de 1.000 titres différents (non compris les multiples rééditions de différentes séries). Ce fut, pendant trente ans, la plus grosse imprimerie de France !

Il commença par un "**Cours complet d'Ecriture Sainte**" (en latin bien sûr) en 28 volumes, entre 1838 et 40, rassemblant les meilleurs commentaires présents en bibliothèque et couvrant, sans redites, tous les livrets bibliques.

Cette première collection fut suivie d'un "**Cours complet de théologie**", en latin, en 27 volumes, entre 1840 et 42, comprenant tous les grands théologiens classiques et plusieurs traités de théologie en usage dans les séminaires, avec index, listes, tableaux en tous genres, parfaitement composés, pour rendre tout cela très utilisable.

Ont suivi les 19 volumes des "**Démonstrations évangéliques**", en 1842-43, sélectionnant des opuscules (mais texte intégral) de 175 auteurs, même non théologiens et même non catholiques, mais mettant en valeur le christianisme, en français ou traduits en français. Il y a là-entre des inédits de John Locke, de Leibniz, ignorés des éditions actuelles ! (avec notices biographiques, introductions, index, tables, etc...).

Ce fut ensuite le tour des "**Orateurs sacrés**", 99 volumes, entre 1844 et 1866, en français, enchaînant les sermons (souvent de prédicateurs secondaires) couvrant toute l'année liturgique et autres circonstances (funérailles, anniversaires, Te Deum, ...). Sermons tout faits pour prédicateurs un peu paresseux, ces volumes ont été fort utilisés ...

En parallèle, était menée une "**Encyclopédie de théologie**", en français, comprenant 100 titres (en 171 volumes), entre 1844 et 1852. Il s'agissait en fait d'une collection de dictionnaires, existants ou commandés pour la cause, sur des matières spécialisées de religion et ses sciences annexes ou même sciences profanes (pour la culture générale du clergé). La valeur des dictionnaires est très inégale. Ils étaient vendus séparément.

Le tout fut suivi d'un "**Cours complet d'histoire ecclésiastique**" en 27 volumes, selon le même concept que les précédents "Cours".

Tout cela n'était rien comparé à la grande oeuvre: les Patrologies latines et grecques. La "**Patrologie latine**", rassemblait toutes les oeuvres disponibles de tous les "Pères de l'Eglise" (les théologiens latins depuis Tertullien juqu'au pontificat d'Innocent III en 1216), y compris par exemple les oeuvres complètes de St Augustin (16 volumes) et de St Jean Chrysostome (13 volumes), représentant 1.800 auteurs, dans l'ordre chronologique, en latin, totalisant **218 volumes**, parus entre 1844 et 1855 (+ 4 volumes de tables parues entre 1863 et 1890). Pour ces auteurs anciens, il ne s'agissait pas d'une "édition critique" (recherchant les meilleurs manuscrits, les comparant et tenant compte de toutes les variantes pour recomposer un texte). Le travail n'aurait jamais abouti (quand on se rappelle -info-lettre 16- les 136 ans pour éditer critiquement 40 volumes des oeuvres de St Thomas d'Aquin !). Le principe de Migne était de choisir (de faire choisir par des spécialistes) un bon manuscrit (en expliquant le choix) et de l'éditer avec soin (5 corrections successives par 5 correcteurs différents), avec index final et tables en tous genres (équivalent à 500 ans de travail par 50 spécialistes).

Cette oeuvre monumentale fut aussitôt suivie d'une "**Patrologie grecque**" (théologiens de langue grecque, en majorité orthodoxes byzantins, jusqu'au concile de Florence de 1439, soit 800 auteurs, oeuvres complètes telles que connues) selon les mêmes principes qu'énoncés ci-dessus, avec traduction latine de toutes ces oeuvres. Il fit paraître cette Patrologie grecque sous deux formes, l'une uniquement avec la traduction latine (il savait bien que la plupart des prêtres ne connaissaient pas le grec), en **85 volumes**, entre 1856 et 1867; l'autre, en édition biblingue (texte grec en regard), en **166 volumes**, entre 1857 et 1866.

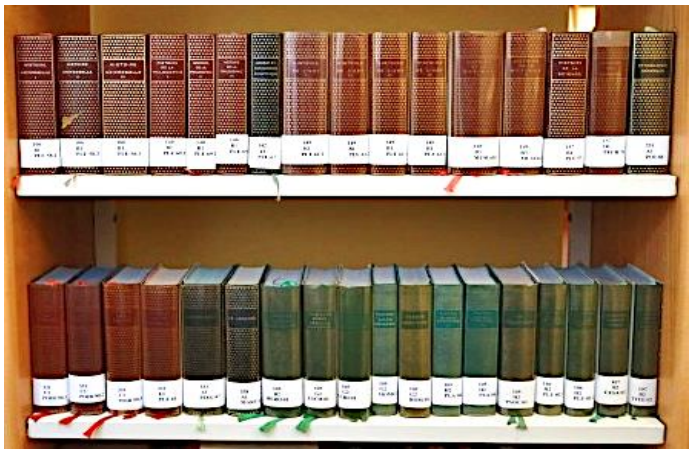
Des centaines de milliers d'exemplaires étaient déjà en circulation (heureusement) quand **le 12 février 1868**, tous les ateliers et une grande partie des magasins (avec 80.000 exemplaires de stock) ont brûlé. En une nuit, tout était réduit en cendres ! L'abbé Migne, à 68 ans, mit encore cinq ans à inventorier les dégâts et récupérer ce qui était récupérable (finalisation de l'un ou l'autre volume jusqu'en 1873). Puis il se retira et décéda en 1875.

Il fallut attendre 1942, avec les Souces chrétiennes (voir Info-lettre n° 17), pour en reprendre le concept (mais en mode "critique" ... de même que les prix).

Dans notre bibliothèque, nous avons au complet les Patrologies latine et grecque (éd. bilingue), le Cours complet d'Ecritures Saintes, les Démonstrations évangéliques et un des dictionnaires de l'Encyclopédie théologique, soit exactement 437 volumes de Migne.

Découverte 23 : Grandes collections 4: la Pléiade

La collection des grands classiques de la littérature



. **Quelques uns des 214 volumes de la bibliothèqu**

Le concept de La Pléiade a été imaginé en 1931 par un Russe cultivé, francophile, né à Bakou (Azerbaïdjan). Notons directement que le nom "La Pléiade" n'était pas inspiré par le cercle des poètes français du 16°s., ni directement de la mythologie grecque mais de l'idée devenue commune d'assemblée de personnages illustres. L'idée était:

- de rééditer des grands classiques de la littérature
  tombés dans le domaine public (... sans droits d'auteurs à payer,
  trente ans après leur décès)
- non seulement de la littérature française
  mais aussi internationale, soigneusement traduite en français
- des volumes de dimensions réduites (10,5 x 17,5 cm)
  faciles à transporter avec soi

- des volumes compacts (moyenne de 1.500 pages pour 4 cm
  d'épaisseur, sur papier bible)
- d'impression très soignée (garamond), sans faute
- de reliure en cuir, bien résistante, pour un usage intensif
- susceptible, par sa qualité, de devenir un objet de collection
- de prix assez élevé (75 € en moyenne en 2025) mais comparativement
  moins cher que les mêmes œuvres en éditions séparées
- rééditions présentées par les meilleurs connaisseurs du sujet
- complétées de tableaux, cartes, index, bibliographie,
  tout ce qu'il faut pour aider à la compréhension et à la consultation.

L'entreprise eut son succès mais l'initiateur manquait de capitaux pour développer son projet. Gaston **Gallimard** s'offrit pour le racheter dès 1933. Il pouvait

compter, en plus, sur son propre fond éditorial déjà important et sur toutes les maisons d'éditions qu'il allait racheter (... ce qui lui permettait de ne pas payer des droits de réédition au cas par cas). Le choix est souvent "commercial" ou dépendant du cercle d'amis. Gaston Gallimard dominait en effet un large milieu d'écrivains du tout Paris. Il possédait en outre nombre de revues et périodiques destinés à faire des recensions élogieuses des œuvres qu'il éditait. Le système commercial était au point. Puisqu'il s'agissait toujours de rééditions, on disait aussi que le fait d'être édité dans La Pléiade équivalait à un enterrement de 1° classe pour ces auteurs.

Outre la **Bibliothèque de la Pléiade**, Gallimard lança en 1956 une **Encyclopédie de la Pléiade.** Il ne s'agissait plus d'éditer des œuvres d'auteurs connus de littérature mais de faire le point sur les connaissances dans diverses disciplines (voir ci-dessous) ou de présenter de grandes synthèses historiques de diverses disciplines (voir ci-dessous), d'une information garantie, rédigées par les meilleurs spécialistes français, de même présentation matérielle que la Bibliothèque de la Pléiade, sans illustration (ce n'est pas nécessairement un défaut: tout n'est pas réductible à une image et il y a une vertu mentale à expliquer ce que l'on veut dire avec des mots).

L'ensemble compte actuellement près de 1.000 volumes (867 pour la "Bibliothèque" + 62 "albums", et 53 volumes pour l'Encyclopédie). Le total des ventes (depuis 1933) se chiffrerait à 23 millions d'€ constants. Il y a eu, par ex., 270.000 exemplaires vendus en 2020.

Dans notre bibliothèque, nous en avons 214 volumes (tous des dons patiemment récoltés). Tous ceux qui sont consacrés à un auteur (76 auteurs en 162 vol.) sont très faciles à retrouver. Il suffit de se reporter au nom de l'auteur et à la mention de la collection (la liste serait un peu longue à donner ci-après mais elle est disponible). L'affaire est plus compliquée pour les ouvrages où, sous un titre commun, plusieurs auteurs sont regroupés.

En voici une liste (13 titres en16 vol.) pour vos futures recherches (avec la cote):

- Historiens grecs (Hérodote, Thucydide, Plutarque),	2 vol.	105/B2/HERO 01.
- Historiens latins (César, Tite-Live, Salluste)	2 vol.	107/B2/*LAT* 01.
- Tragiques grecs (Eschyle, Sophocle, Euripide)	2 vol.	105/G2/ESCH 01.
- Présocratiques	1 vol.	105/H2/PSOC 01
- Stoïciens	1 vol.	107/H2/STOI 01
- Philosophes taoïstes	1 vol.	283/K03/PLE 80
- Romans grecs et latins	1 vol.	105/G2/ROM 58
- Poètes et romanciers du Moyen-Âge	1 vol.	110/G2/PLE 52
- Poètes du 16°s.	1 vol.	116/G2/POET 01
- Romantiques allemands	2 vol.	119/G2/ROM 01.
- Anthologie bilingue de la poésie allemande	1 vol.	907/G2/ANTH 93
- Littérature russe du 19°s.	1 vol.	119/G2/RUSS 01
- Anthologie de la poésie française	1 vol.	120/G2/GIDE 01

En ce qui concerne les synthèses de savoirs, nous avons:

- Logique et connaissance scientifique	1 vol.	142/A1/PLE 67
- Ethnologie		331/B1/POIR 68

- L'histoire et ses méthodes	332/E1/PLE 61
- Psychologie	333/A1/PIAG 87
- Langage	338/A1/MART 68

(Nous n'avons pas les 11 autres vol. consacrés aux sciences naturelles)

En ce qui concerne les synthèses historiques, nous avons:

- Histoire universelle	3 vol.	100/B1/PLE 58.1 à 3
- Histoire de la philosophie	3 vol.	140/B1/PLE 69.1 à 3
- Histoire des religions	3 vol.	280/B1/PLE 70.1 à 3
- Histoire des mœurs	3 vol.	331/C1/POIR 90.1 à 3
- Histoire des littératures	3 vol.	800/B1/PLE 77.1 à 3
- Histoire de l'art	4 vol.	149/B1/PLE 61.1 à 4
- Histoire de la musique	3 vol.	149/B3/PLE 60.1 et 2
- Histoire de la science	1 vol.	157/B1/PLE 57
- Histoire des techniques	1 vol.	157/D1/TECH 78

(soit 9 titres sur les 12 édités)

La Pléiade a même une série dédiée aux "Textes sacrés":

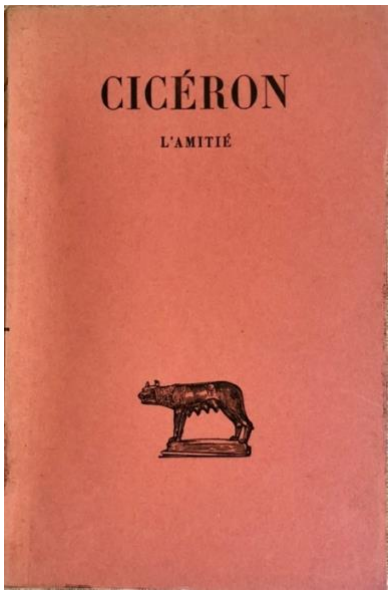
- La Bible (Ancien et Nouveau Testament)	3 vol.	230/C10/PLE 01.1 à 3
- Écrits intertestamentaires	1 vol.	231/K11/PLE 87
- Écrits apocryphes chrétiens	2 vol.	232/K11/PLE 97.1 et 2
- Le Coran	1 vol.	282/B02/MSS 67

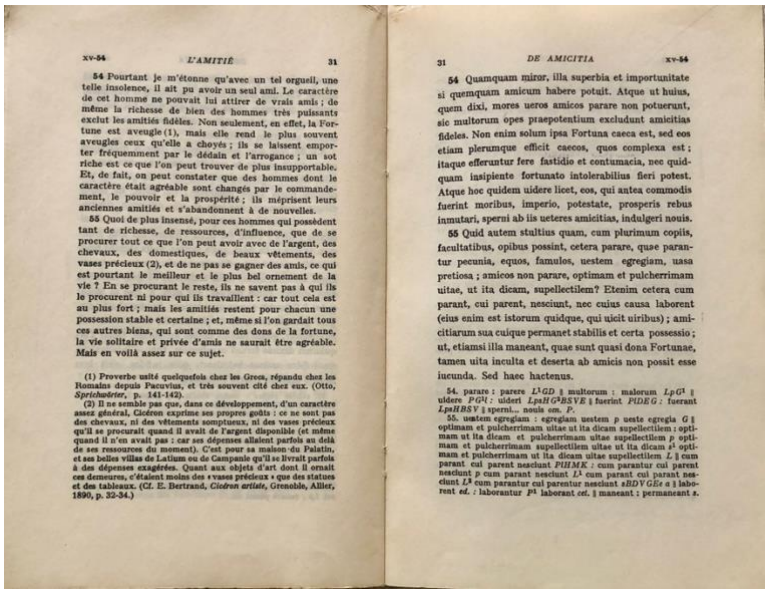
(Nous les avons tous)

Un fameux capital !

Découverte 24 Grandes collections 5 : Budé

La collection des grands classiques de la littérature antique





XV-54 L'AMITIÉ 31

54 Pourtant je m'étonne qu'avec un tel orgueil, une telle insolence, il ait pu avoir un seul ami. Le caractère de cet homme ne pouvait lui attirer de vrais amis ; de même la richesse de bien des hommes très puissants exclut les amitiés fidèles. Non seulement, en effet, la Fortune est aveugle (1), mais elle rend le plus souvent aveugles ceux qu'elle a choyés ; ils se laissent emporter fréquemment par le dédain et l'arrogance ; un sot riche est ce que l'on peut trouver de plus insupportable. Et, de fait, on peut constater que des hommes dont le caractère était agréable sont changés par le commandement, le pouvoir et la prospérité ; ils méprisent leurs anciennes amitiés et s'abandonnent à de nouvelles.

55 Quoi de plus insensé, pour ces hommes qui possèdent tant de richesse, de ressources, d'influence, que de se procurer tout ce que l'on peut avoir avec de l'argent, des chevaux, des domestiques, de beaux vêtements, des vases précieux (2), et de ne pas se gagner des amis, ce qui est pourtant le meilleur et le plus bel ornement de la vie ? En se procurant le reste, ils ne savent pas à qui ils le procurent ni pour qui ils travaillent : car tout cela est au plus fort ; mais les amitiés restent pour chacun une possession stable et certaine ; et, même si l'on gardait tous ces autres biens, qui sont comme des dons de la fortune, la vie solitaire et privée d'amis ne saurait être agréable. Mais en voilà assez sur ce sujet.

(1) Proverbe usité quelquefois chez les Grecs, répandu chez les Romains depuis Pacuvius, et très souvent cité chez eux. (Otto, *Sprichwörter*, p. 141-142).

(2) Il ne semble pas que, dans ce développement, d'un caractère assez général, Cicéron exprime ses propres goûts : ce ne sont pas des chevaux, ni des vêtements somptueux, ni des vases précieux qu'il se procurait quand il avait de l'argent disponible (et même quand il n'en avait pas : car ses dépenses allaient parfois au delà de ses ressources du moment). C'est pour sa maison du Palatin, et ses belles villas de Latium ou de Campanie qu'il se livrait parfois à des dépenses exagérées. Quant aux objets d'art dont il ornait ces demeures, c'étaient moins des « vases précieux » que des statues et des tableaux. (Cf. E. Bertrand, *Cicéron artiste*, Grenoble, Allier, 1890, p. 32-34.)

31 DE AMICITIA XV-54

54 Quamquam miror, illa superbia et importunitate si quemquam amicum habere potuit. Atque ut huius, quem dixi, mores ueros amicos parare non potuerunt, sic multorum opes praepotentium excludunt amicitias fideles. Non enim solum ipsa Fortuna caeca est, sed eos etiam plerumque efficit caecos, quos complexa est ; itaque efferuntur fere fastidio et contumacia, nec quidquam inspiente fortunato intolerabilius fieri potest. Atque hoc quidem uidere licet, eos, qui antea commodis fuerint moribus, imperio, potestate, prosperis rebus inmutari, sperni ab iis ueteres amicitias, indulgeri nouis.

55 Quid autem stultius quam, cum plurimum copiis, facultatibus, opibus possint, cetera parare, quae parantur pecunia, equos, famulos, uestem egregiam, uasa pretiosa ; amicos non parare, optimam et pulcherrimam uitae, ut ita dicam, supellectilem? Etenim cetera cum parant, cui parent, nesciunt, nec cuius causa laborent (eius enim est istorum quidque, qui uicit uiribus) ; amicitiarum sua cuique permanet stabilis et certa possessio ; ut, etiamsi illa maneant, quae sunt quasi dona Fortunae, tamen uita inculta et deserta ab amicis non possit esse iucunda. Sed haec hactenus.

54. parare : parere L^2GD ‖ multorum : malorum LpG^1 ‖ uidere *PGV* : uideri *LpaHGPRSVE* ‖ fuerint *PIDEG* : fuerant *LpaHBSV* ‖ sperni... nouis *om. P*.

55. uestem egregiam : egregiam uestem *p* ueste egregia *G* ‖ optimam et pulcherrimam uitae ut ita dicam supellectilem : optimam ut ita dicam et pulcherrimam uitae supellectilem *p* optimam et pulcherrimam supellectilem uitae ut ita dicam L^1 optimam et pulcherrimam ut ita dicam uitae supellectilem. *L* ‖ cum parant cui parent nesciunt *PIHMK* : cum parantur cui parent nesciunt *p* cum parant nesciunt L^1 cum parant cui parant nesciunt L^2 cum parantur cui parentur nesciunt *aBDVGEe a* ‖ laborent *ed.* : laborantur P^{pc} laborant *cet.* ‖ maneant : permaneant *a*.

Le concept du "Budé" a été mis au point vers 1920 par l'association Guillaume Budé (un grand humaniste français du 16°s.), une société savante ayant pour but la diffusion des "humanités", concrètement: des ouvrages des auteurs grecs et latins, depuis l'Antiquité jusqu'à la fin de l'Empire romain, avec traduction française soignée (élégante mais précise), sur un texte "établi" (non une édition absolument critique mais avec de bonnes garanties critiques), texte mis en regard de la traduction française (d'où le surnom de "juxta"), avec introduction et notes, le tout par les meilleurs spécialistes des Universités de France. Un de ses sous-titres est d'ailleurs "collection des Universités de France", l'éditeur étant "Les Belles Lettres" qui, bien plus largement, publie de nombreuses études relevant de l'esprit humaniste au sens large, du monde entier. En fait, la France était un peu en retard dans le domaine car les éditions allemandes Teubner publiaient ces textes de l'Antiquité depuis 1850, suivies par la collection des Oxford Classical Texts et même par les Américains (Harvard) avec leur Loeb Classical Library.

Depuis 1920, en un siècle, la collection Budé a produit plus de 1.000 titres (570 de littérature grecque et 430 de littérature latine). Durant les 50 premières années, la collection Budé a pu compter sur tous les potaches des "Gréco-Latines" et leurs professeurs pour s'assurer une clientèle relativement nombreuse et stable. Ce n'est plus du tout le cas. La collection ne vit plus que grâce aux subsides publics (du CNRS). Il faut dire que l'essentiel des objectifs est atteint: tous les grands textes des grands

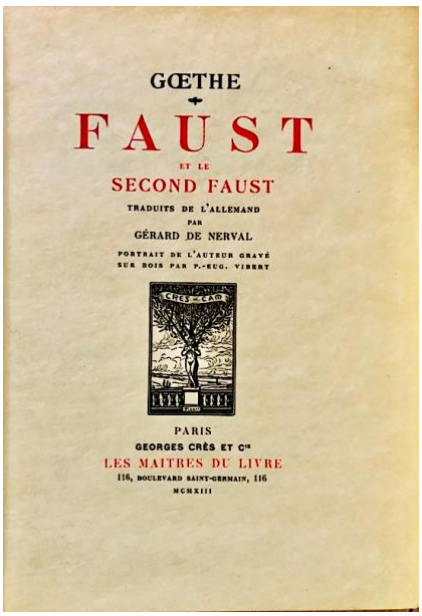
auteurs sont publiés et traduits. Il reste des auteurs mineurs sur des sujets mineurs ou des textes fragmentaires. Le programme complet de tous les textes connus pourrait mener jusqu'à 2.000 titres. La collection Budé n'a publié que très peu de textes latins chrétiens (antérieurs au 6° s. de toute façon) et jamais de textes théologiques fondamentaux (seulement des "confessions" et de la correspondance). Depuis la création des "Sources chrétiennes" (1942), un accord a d'ailleurs été conclu pour se partager le travail. Budé n'éditera plus de textes chrétiens.

Une même mésaventure qu'aux éditions Migne (Info-Lettre 22) est arrivée aux éditions Les Belles Lettres. Tout leur entrepôt, avec trois millions d'ouvrages, a brûlé le 29 juin 2002. Désolation. Les "Lettres" ont été, encore une fois, durement atteintes !

Dans notre bibliothèque, nous en avons 165 volumes. Il y a donc de larges failles. Cinquante-trois auteurs classiques sont représentés, mais rarement avec leurs oeuvres complètes. La section Antiquité grecque dans son ensemble (cote 105) est riche de 1.571volumes; la section hellénistique (cote 106), de 439 volumes; la section latine (cote 107) de 697. Les différents aspects de la culture y sont abordés: histoire, société, sciences, arts, religion, littérature, philosophie, géographie.

Découverte 25 : Traducteurs remarquables 2

Gérard de Nerval, traducteur du Faust de Goethe


GŒTHE

FAUST

ET LE

SECOND FAUST

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR

GÉRARD DE NERVAL

PORTRAIT DE L'AUTEUR GRAVÉ SUR BOIS PAR P.-EUG. VIBERT

PARIS

GEORGES CRÈS ET Cie

LES MAITRES DU LIVRE

116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

MCMXIII

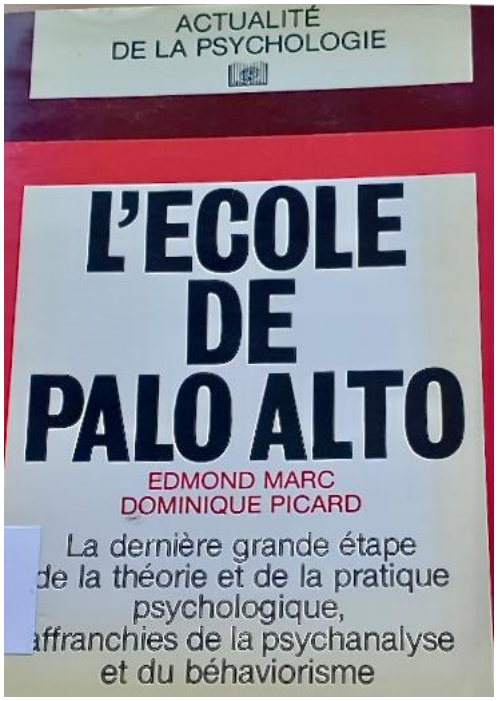
On connaît Gérard de Nerval (1808-1855), grand poète romantique, précurseur de Baudelaire, Mallarmé et du surréalisme, admiré par Guillaume Apollinaire, mais on sait moins (ou pas du tout) qu'il fut un grand traducteur de l'allemand en français. Sa traduction du Faust (1808) de Goethe fut même sa première oeuvre. Il avait 20 ans (Goethe en avait 79 à ce moment-là et décéda à 83 ans). Nul doute qu'il était parfaitement en phase avec l'auteur et l'œuvre.Toute la sienne y était en germe.

Comment se fait-il que Nerval connaissait l'allemand ?

Son premier contact avec la langue allemande date du retour d'Allemagne de son père en 1814. Celui-ci était chirurgien militaire dans l'armée napoléonienne en mouvement depuis 1810 dans diverses régions d'Allemagne. Il avait appris l'allemand "sur le terrain". De retour en France, il raconta sans doute à son fils ses aventures et lui apprit des rudiments d'allemand (car il rêvait pour lui d'une carrière diplomatique). En âge de gymnase, le petit Gérard apprit la langue allemande avec grande application. A 18 ans, il en avait une très bonne connaissance livresque (mais donc passive). Il ne le parlait pas vraiment. Etant par ailleurs attiré par la littérature et plutôt porté vers le romantisme (en pleine effervescence à ce moment-là en Allemagne avec le mouvement "Sturm und Drang"), il découvrit chez Goethe exactement ce qui correspondait à sa personnalité et à ses goûts littéraires. Il s'appliqua à traduire le Faust avec rigueur et passion en même temps. Ayant reçu un exemplaire de cette traduction, Goethe (qui connaissait parfaitement le français) le félicita personnellement et publiquement, en disant: "Je ne me suis jamais si bien compris qu'en vous lisant ..."; "dans cette traduction, tout agit de nouveau avec fraîcheur et vivacité". Encouragé par cette reconnaissance, Gérard de Nerval continua à traduire d'autres poètes allemands: Schiller, Klopstock, Bürger, J-P Richter, Heine, Hoffmann, Uhland, etc...(réunis actuellement en un recueil "Poèmes d'Outre-Rhin", Grasset, 1996, 1°éd. 1829). Il les fit connaître en France, dans le sillage de Mme de Staël qui avait fait la promotion de la culture allemande en France dès 1810 (avec son ouvrage "de l'Allemagne"). C'est aussi grâce à Nerval que Heine, réfugié à Paris (à partir de 1831) à cause de la censure prussienne, dut sa renommée en France. Par après, Nerval a beaucoup voyagé et séjourné en Allemagne ou en Autriche et a sans doute mieux pratiqué l'allemand oral.

Découverte 26: **Ecoles (en sciences humaines) 1:**

Palo Alto





L'école de Palo Alto est sans doute le plus important renouvellement en psychologie depuis Freud. Comme souvent dans ce cas, il s'est construit contre l'ancienne référence. Autant la psychanalyse freudienne cherchait à comprendre l'origine cachée des problèmes psychologiques dans l'histoire intime de l'individu, autant les théoriciens de Palo Alto renoncent à cette enquête beaucoup trop longue et assez inutile selon eux et cherchent à résoudre rapidement et efficacement des problèmes pratiques de relations humaines concrètes, telles qu'elles se présentent à l'individu à tel moment.

Cette "école" est un mouvement né vers les années 1950, en Californie, dans la ville de Palo Alto (où se trouve aussi l'université Stanford), fondé par Gregory Bateson, un anthropologue, et dont une figure de proue est Paul Watzlawick.

Le présupposé théorique de base est que tout est dans la communication. Contrairement au schéma classique de la communication où l'on distingue un émetteur (la personne qui parle), un récepteur (celle qui écoute) et un message (le contenu de la communication), ces théoriciens estiment que les rôles ne sont pas si bien déterminés et que la communication est un phénomène en soi et englobant où l'individu n'est qu'un élément dans un ensemble. Un individu ne communique pas; il prend part à une communication. Il est pris dans un réseau (milieu scolaire, familial,

de travail, de loisirs, ...). S'il y a un problème, ce n'est pas l'individu qu'il faut analyser mais ce milieu. Pour aider concrètement et rapidement l'individu, il faut l'aider à s'adapter aux contraintes de ce milieu ou à y trouver sa place. En s'exprimant, il peut exercer une influence sur ce milieu et, inversement, il doit être ouvert aux messages de ce milieu. La communication est essentiellement interactive. Comme elle forme un système relativement clos, une action en un point peut avoir des effets en cascade. Le système peut bouger. Il tente toujours de retrouver son point d'équilibre. L'individu ne doit pas s'entêter à faire valoir son seul point de vue à lui ("comment réussir à échouer ?"). Ce qu'il croit être "la" réalité n'est peut-être que "sa" réalité. Le rôle du thérapeute est d'aider la personne à sortir de ses routines et d'imaginer des comportements nouveaux, inédits, insolites, paradoxaux ("vous avez tout essayé ? Et si vous tentiez l'inverse !"). Il peut éventuellement donner des "consignes" pour accélérer le processus chez le patient. Il peut aussi proposer un "recadrage" pour faire voir qu'une autre manière d'envisager les choses est possible.

Reformulée en recettes thérapeutiques ou de "coaching", cette théorie a un succès considérable car les recettes en sont effectivement rapides, efficaces et faciles à mettre en oeuvre.

Mais elles appellent aussi quelques critiques:
- ce principe selon lequel "tout est dans la communication" enlève toute consistance à la réalité extérieure. La communication dans tel groupe devient la norme auto-proclamée de la réalité.
- le principe sous-jacent est que la personne doit trouver son mode d'adaptation au groupe dominant (ou aux consignes que les commanditaires du groupe, par exemple une firme commerciale, imposent de fait). Il n'y a pas de place pour une expression critique, pour une remise en cause de la structure elle-même.
- la thérapie ne vise que des symptômes; la situation conflictuelle est-elle assainie parce que les symptômes ont (temporairement) disparu (par culpabilisation des personnes rebelles: "Faites vous-même votre malheur", autre titre d'un de leurs livres) ?
- les personnes ne sont-elles plus que des électrons dans un champ magnétique ? Y a-t-il encore une place pour des personnes ayant une personnalité, des valeurs propres, des idéaux ?
- existe-t-il des groupes (et des individus dans ces groupes) indépendants de tout conditionnement social, politique, culturel ou capables de les laisser au vestiaire avant d'entrer en discussion ?
Est-ce souhaitable de ne tenir aucun compte de ces éléments ?
- toutes les personnes participantes ont-elles les mêmes capacités à s'exprimer, à "faire face" nerveusement, à deviner les psychologies adverses ? Ont-elles toutes la même habitude de négociation ?
- scientifiquement, quel est l'intérêt d'une théorie qui n'explique rien (ne prétend pas expliquer) et qui ne fait que réparer des pannes ?

n.b.: presque toutes les oeuvres de Bateson et de Watzlawick sont disponibles en bibliothèque, en français.

Découverte 27 : **Ecoles philosophiques 2:**

L'école de Francfort



L'école de Francfort, créée en 1930, sous le nom de "Institut für Sozialforschung" (Institut pour la recherche sociale), était, au départ, un réel "institut" lié à l'université de Francfort (parce que plusieurs de ses futurs membres y étaient professeurs) mais indépendant (car la thématique de recherche n'avait pas trop sa place dans le cadre assez rigide des universités allemandes de l'époque). L'intuition de départ (avec le prof. Max **Horkheimer**, 1895-1973) était en effet de s'inspirer des principes du marxisme (essentiellement du conditionnement socio-économique de la production des idées) pour ré-évaluer l'histoire de la philosophie, orienter son exercice actuel et apporter sa contribution à une nouvelle société. Une deuxième figure très importante de la première génération fut Théodore **Adorno** (1903-1969). Une des caractéristiques de cet Institut était son interdisciplinarité (très rare à l'époque) entre les approches philosophiques, sociologiques, économiques, historiques, psychologiques. Le lien entre ces diverses approches était surtout méthodologique: une approche "critique" (d'où une autre dénomination de cette école: "théorie critique"). Par "critique", entendons ce qui est contestataire (en fonction d'une grille d'analyse marxiste) de la réalité sociale donnée.

Etant donné le caractère très "bourgeois" mais très libre de la République de Weimar (courte période de l'histoire allemande entre la défaite de 1918 et la prise de pouvoir par le nazisme en 1933), l'Institut put prendre son envol mais dut **faire ses** valises presque aussitôt (dès 1933). Il est clair que tout ce qui était "critique" ne plaisait pas vraiment au pouvoir nazi ! De toute façon, tous les membres de l'Institut étaient viscéralement anti-nazis et plusieurs étaient d'ascendance juive.

L'Institut s'exila aux USA et prit un nom anglais (New School for Social Research). Certains membres s'intégrèrent aux universités américaines mais l'Institut continua à

écrire (et à penser) en allemand. **Marcuse** (1898-1979) fut un des grands noms de cette deuxième génération. Il relut Freud dans le sens de la libération des pulsions plutôt que leur répression. **Habermas** (1929-2024) en fut un autre. Il renouvela la réflexion politique en prônant un patriotisme des droits civiques plutôt nationaliste et en étant soucieux d'un renforcement de la démocratie par la discussion critique.

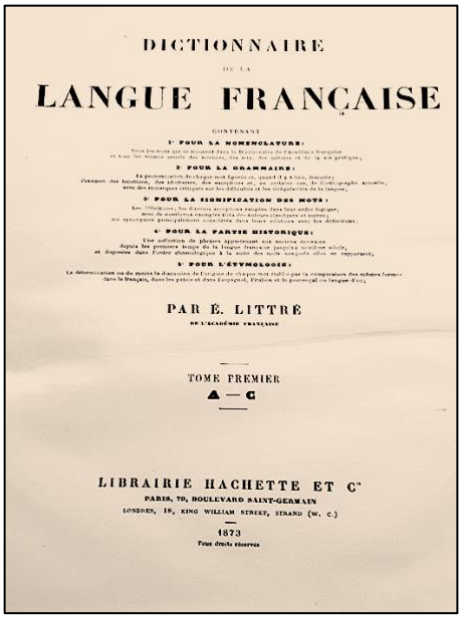
Dès le guerre terminée, les membres allemands (sauf Marcuse) voulurent revenir en Allemagne, à Francfort. Adorno s'orienta de plus en plus vers l'individu et la culture comme moyens de résistance à la société marchande. Mais, dans le contexte des mouvements sociaux autour de 1968, il se désolidarisa de l'extrême-gauche étudiante allemande. Marcuse par contre devint leur penseur attitré (y compris en France avec mai '68).

Une troisième génération, avec **Honneth** (né en 1949), élève de Habermas et directeur de l'Institut de 2001 à 2018, s'attache désormais à valoriser la "reconnaissance" (pleinement humaine, juridique et culturelle) des personnes et des populations (surtout les négligées ou fragilisées).

Tous ces auteurs (et bien d'autres qui peuvent leur être associés comme W. Benjamin, E. Fromm, E. Bloch, G. Lucaks, ...) sont amplement représentés à la bibliothèque, en allemand et/ou en français, sans compter toutes les études sur ces auteurs.

Découverte 28 : Histoire des dictionnaires: 1

LE LITTRÉ


DICTIONNAIRE
DE LA
LANGUE FRANÇAISE
CONTENANT
1° POUR LA NOMENCLATURE:
2° POUR LA GRAMMAIRE:
3° POUR LA SIGNIFICATION DES MOTS:
4° POUR LA PARTIE HISTORIQUE:
5° POUR L'ÉTYMOLOGIE:
PAR É. LITTRÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
TOME PREMIER
A — C
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND (W. C.)
1873
Tous droits réservés

Dictionnaire de la langue française (1873)

Nous avons déjà abordé l'histoire des encyclopédies (8 livraisons jusqu'ici) mais pas encore celle des dictionnaires de langue. Il en existe de deux sortes, les dictionnaires "explicatifs" (les sens d'un mot français expliqué en français) et les dictionnaires "traductifs" (la traduction dans une autre langue). Les dictionnaires "explicatifs" sont en fait à l'origine des encyclopédies (l'explication y est plus développée).

Un des premiers dictionnaires de ce type est celui de Jean Nicot, "Trésor de la langue française", datant de 1606. D'autres suivront: le Richelet (1680), le Furetière (1690), celui de l'Académie française (1694), ..., le Littré (1873) qui fait toujours référence et dont le Robert (1951-1966) est la reprise (il est d'ailleurs édité par la Société du Nouveau Littré).

Rien ne prédestinait Emile Littré (1801-1881) à devenir l'auteur de son fameux dictionnaire en 4 gros volumes, totalisant 4.768 pages.

Né dans un milieu d'artisans-orfèvres, il fit d'abord de longues études de médecine (7 ans) qui le passionnèrent mais dont il ne présenta jamais l'examen final car il ne voulait pas s'enfermer dans ce métier. Il en garda cependant le goût de l'observation et il devint, à ce titre, un grand admirateur d'Auguste Comte, le maître du "positivisme". Il l'abandonna quand celui-ci vira au mysticisme ésotérique.

Par ailleurs, il était aussi passionné des langues. D'abord des langues "mortes" (grec et latin) depuis ses humanités et plus tard du sanskrit (grâce à son ami proche, Burnouf). Ensuite des langues vivantes étrangères: l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol. Il fut aussi curieux de tous les patois et dialectes (même du wallon !) où il détectait des formes anciennes et toute une inventivité linguistique.

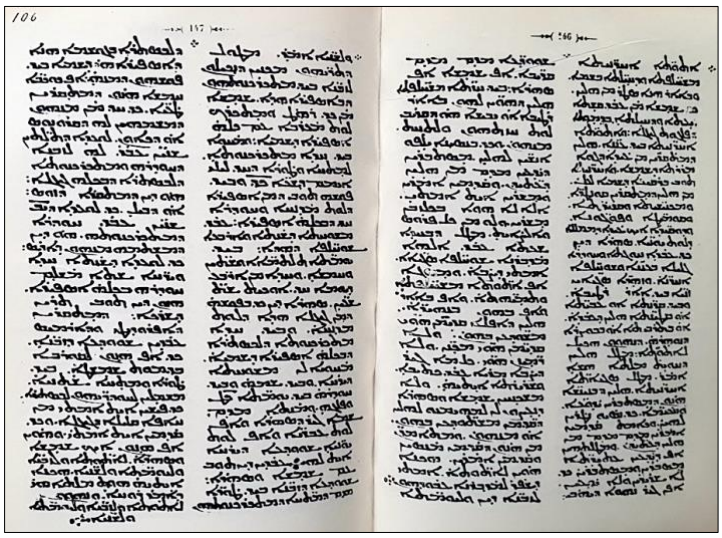
En ces temps politiquement troublés d'après la Révolution française, il avait aussi ses opinions politiques. Il rejetait l'anarchie mais il détestait pareillement le Bonapartisme et la Restauration de la monarchie. Il était partisan d'un bon ordre social mais dans la liberté. N'exerçant pas la médecine, il se fit "publiciste" (journaliste), avec grand succès. Il fut même élu, par devers lui, député et bientôt sénateur inamovible. Ceci dit, les articles sur la médecine (surtout la gestion des épidémies) où il sut valoriser sa formation de médecin ne manquèrent pas. Il réédita aussi un célèbre dictionnaire médical (celui de Nysten) et traduisit le traité d'Hippocrate, du grec en français, pour la première fois.

Déjà âgé (vers la cinquantaine) et ayant trouvé une charmante maison de campagne, il se pencha alors sur la langue française. Le dictionnaire de l'Académie ne lui plaisait pas car il négligeait l'étymologie.

Emile Littré avait en tête un dictionnaire enrichi de l'origine des mots, de leur histoire au long des siècles, de leurs usages divers (avec citations d'auteurs) et différenciés (les patois et dialectes). Il se mit au travail, seul, et parvint en une dizaine d'années de travail acharné à produire un premier fascicule (en 1862) et encore dix autres années pour achever l'œuvre entière (en 1872). Elle eut un succès considérable (15.000 exemplaires vendus sur les deux premiers mois !). Derrière cet exploit éditorial, il y avait un de ses amis de lycée: Louis Hachette.

Au lieu de se réjouir de cet éminent service rendu à la langue française, l'Académie en fut vexée (il y avait de quoi vu sa lenteur et son inefficacité !) et lui refusa d'abord sa nomination. Elle fut finalement acquise (en 1871) mais à une voix près ! Honte à elle !

JACQUES D'EDESSE



Hexaèmeron
(L'œuvre des six jours)
(vers 704)

Si vous consultez l'Enyclopedia Universalis en 23 volumes (1990) à l'article "Encyclopédie" (vol. 8), vous tomberez d'emblée sur les 5 pages consacrées à l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert (1766, Info-Lettre 18), dont elle se veut la reprise, pour le 20° s., exactement dans le même esprit. Pas même un mot pour signaler les encyclopédies postérieures à Diderot, celle de Trousset (1891, Info-Lettre 15), ni celle de Berthelot (1902, Info-Lettre 11), pourtant dans le même esprit "positiviste". Encore moins sur des encyclopédies antérieures, par ex. celle de Barthélémi l'Anglais (1243, Info-Lettre 4) ou celle d'Isidore de Séville (630, Info-Lettre 6), des balbutiements au niveau du contenu, d'accord; mais de vraies innovations au niveau du concept.

Ce n'est pas mieux dans l'encyclopédie Larousse en 20 volumes (1971). A l'article "Encyclopédie" (vol.7) où 6 pages sont consacrées à l'encyclopédie de Diderot. Là, en préambule, quelques lignes sont consacrées à Isidore de Séville (Info-Lettre 6) et Bayle (1697, Info-Lettre 2). Pas un mot non plus sur celles de Trousset ou Berthelot. Curieuse "objectivité" scientifique !!!

A fortiori, inutile d'aller chercher du côté du Moyen-Orient, et surtout pas chrétien. A la limite, l'islam est crédité du mérite d'avoir transmis la science grecque antique au monde occidental (c'est le cliché habituel). Opportunément, on considère que tout ce qui a été écrit en arabe est "musulman" et tout le monde ignore bien sûr ce qui aurait été écrit en arabe mais par des Syriaques (comme Abou el-Faradj, nom arabe d'un authentique Syriaque, Bar-Hébraeus, dont nous reparlerons). Que dire alors de ceux qui n'ont écrit qu'en syriaque (la langue de la chrétienté première du Moyen-Orient, bien avant l'islam) mais, eux aussi, traduits en arabe. C'est

par eux qu'est passée la culture grecque antique ! Curieuse amnésie (ou mauvaise foi volontaire ...) de notre culture occidentale !!!

Un des premiers parmi les plus grands représentants des Sciences Naturelles grecques classiques en syriaque est Jacques d'Edesse (Urfa actuellement en Turquie) au 7° siècle. Il y a beaucoup d'auteurs Syriaques avant lui (depuis le 2° siècle) mais il est un des premiers à s'être intéressé aux Sciences Naturelles pour elles-mêmes et à en avoir fait une synthèse. C'est l'objet de cet Hexaèmeron (aussi orthographié Hexaméron), l'œuvre des "Six Jours" (de la Création). Chez beaucoup d'auteurs chrétiens de l'Antiquité, le commentaire du récit de la Création (Genèse, chapitre 1) a servi de prétexte à exposer l'état de connaissances scientifiques de leur époque, sans plus l'ombre d'une intention édifiante ou théologique. Seul l'ordre d'exposition est donné par la succession des six jours. Un des derniers représentants de cette tradition fut Bar Hebraeus au 13° siècle. Après, ce fut le ravage des invasions mongoles (suivies de bien d'autres ravages culturels ...).

Jacques d'Edesse naquit, en fait, près d'Antioche, ville de culture hellénistique, vers 633. Il y fit ses études (en grec). Il entra ensuite au monastère de Qennesrîn, sur la rive gauche de l'Euphrate, en face de Karkemish, à environ 300 km à l'Est d'Antioche. Il se fait que ce monastère était, précisément à cette époque, un grand centre d'études philologiques et scientifiques (avec Sévère Sebokt entre autres en mathématiques et cosmographie). Jacques y trouva sa place et son inspiration. Très intéressé par la philosophie aristotélicienne et vu sa parfaite connaissance du grec, il fut envoyé à Alexandrie, haut-lieu de l'aristotélisme (avec Jean Philoppon à l'époque). A son retour en Syrie en 684, catastrophe !, il fut choisi comme évêque d'Edesse (d'où le nom qui lui est resté). Homme d'études, cela ne lui convenait pas du tout. Il se retira dans divers monastères de la région pour y continuer ses chères études (dont un commentaire de la Bible en syriaque mais d'après le texte grec qu'il jugeait beaucoup plus sûr). Il revint finalement à Edesse, vingt ans après (en 704), apparemment dans l'intention de s'y installer ... mais pas sans ses livres !
Il retourna les chercher dans le dernier monastère qu'il avait occupé (à Téléda, non loin d'Antioche) mais il n'eut pas l'occasion d'en revenir, car il y mourut (en 708). Quelle belle mort pour un amoureux de la culture et des livres !

Son exposé des Sciences Naturelles (à propos de la Création en six jours) ne compte pas moins de 300 pages dans sa traduction latine, pour une page de texte biblique ! C'est dire que la matière est développée ! Je me suis amusé à faire le test pour le mot "éléphant". Ce seul article compte 3 pages. Tous les aspects sont abordés: la classification de l'animal, sa gestation, son apparence, son poids, son milieu naturel, ses aires d'implantation, son alimentation, ses mœurs, ses traits de caractère, sa domestication par l'homme, ses multiples usages de ce point de vue (agraires et militaires), sa fidélité à son maître, l'usage spécifique de sa trompe, de ses défenses, etc ... Un plan digne d'une encyclopédie moderne. Sa qualité d'information est supérieure à celle d'Isidore de Séville (de la même époque). Il ne cite que globalement ses sources: Aristote (d'office !) et bien d'autres auteurs postérieurs. Pour les questions de cosmographie, il se réfère globalement à Ptolémée. Théologiquement, il s'exclame chaque fois d'admiration devant la Création. Tout est supposé avoir été créé tel quel (Darwin n'était pas passé par là !).

Le fonds syriaque de la bibliothèque compte plus de 600 volumes (assez unique en Belgique !) dont 300 en syriaque

Découverte 30 : Histoire des dictionnaires:2

HATZFELD


DICTIONNAIRE GÉNÉRAL
DE LA
LANGUE FRANÇAISE
DU COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS
PRÉCÉDÉ D'UN
TRAITÉ DE LA FORMATION DE LA LANGUE
ADOLPHE HATZFELD
ET
ARSÈNE DARMESTETER
AVEC LE CONCOURS DE
M. ANTOINE THOMAS
Ouvrage ayant obtenu le prix Jean Reynaud
d'une valeur de 10.000 francs
PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

Dictionnaire général de la langue française (1888)

A peine 15 ans après le Littré (1873) mais ce dernier étant déjà décédé (en 1881), Adolphe Hatzfeld (1824-1900) publiait un nouveau monument de la lexicologie française ne différant que par un mot ("général") dans le titre. Son dictionnaire, moitié moins volumineux que celui de Littré, ne comportait "que" deux épais volumes de plus de 1.000 pages chacun. Il se voulait "général" au sens où il ne reprenait pas les vocabulaires spécialisés des métiers ou des sciences particulières, ni les mots dialectaux ou devenus inusités. Il avait conçu un dictionnaire "de la langue commune", sans se vouloir un dictionnaire normatif comme celui de l'Académie française (1° édition en 1694; Hatzfeld se réfère habituellement à l'édition de 1762). Il était plus ouvert mais n'admettait pas non plus n'importe quel mot (certainement pas les mots argotiques, qu'ils soient d'usage ou non). Il annonçait aussi la période couverte: "du commencement du 17° siècle jusqu'à nos jours", moins large donc que celle de Littré et lui permettant de se décharger de tous les mots de dialectes d'ancien français (dont le Littré était surchargé). Sa référence était le français classique du 17°s. (Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, ...) et son évolution jusqu'au 19°.

Ses définitions avaient l'avantage d'être précises, concises et bien classées, selon un ordre sémantiquement logique (et non un ordre simplement numéroté de Littré) et parallèlement soucieux de leur ordre historique d'apparition. Le point de départ est toujours étymologique, privilégiant l'étymologie première (latin classique,

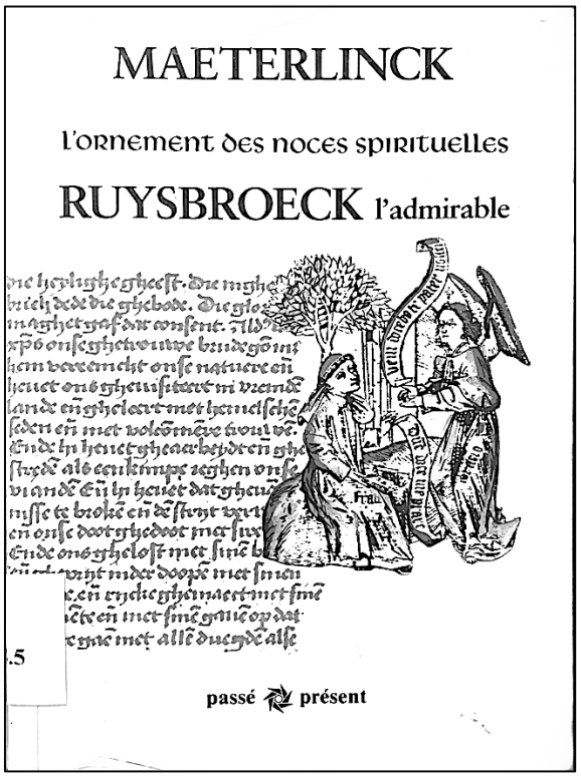
grec classique, et non tous les dérivés bas-latin). Lui-même était latiniste au départ (il avait collaboré au dictionnaire latin-français de Quicherat paru en 1844) mais il était aussi logicien. Il a ainsi voulu reconstituer l'enchaînement logique entre les différents sens du mot, ce qui s'avère très éclairant et instructif (mais parfois forcé). Il aurait été horrifié d'un principe (celui des Larousse) ne faisant qu'entériner les usages attestés. Il avait son purisme. Pas celui des salons de la Pompadour mais celui de la logique interne de la langue à partir de son étymologie. A cet aspect, on reconnaît aussi son souci des "racines" (comme en hébreu !) car il était israélite et grand hébraïsant comme son ami et collaborateur Darmesteter (1846-1888). Comme quoi, un dictionnaire n'est pas un autre !

Il ne néglige pas les citations d'auteurs (pour illustrer concrètement les sens d'un mot), quitte à créer des exemples à défaut de citations. Il ne vise donc pas (comme les Robert par après) à reconstituer une histoire de la littérature française à travers les citations. Ce n'est pas un littérateur mais un philologue. Son dictionnaire n'est une simple compilation mais un effort très raisonné de compréhension de la langue. Il donne bien sûr aussi tout l'apparat technique (prononciation, statut grammatical, genre, datations, ...).

Le dictionnaire parut en 1888, après 17 ans de travail (à partir de 1871), outre ses charges de cours (professeur en classe terminale de secondaire ...), aidé seulement de Darmesteter, qui a également rédigé un Traité de la formation de la langue (de 300 pages, en introduction au dictionnaire) et de A.Thomas pour la révision des épreuves. Encore un camouflet à l'Académie ! Le dictionnaire eut un succès considérable dans le public étudiant (pour sa clarté et sa concision) mais sans la renommée du Littré. En un sens, il est supérieur au Littré pour sa rigueur et sa recherche de l'organisation de la langue.

Découverte 31 : Traducteurs remarquables 3:

Maeterlinck, traducteur de Ruysbroeck



Maurice Maeterlinck (1862-1949) est connu comme un des éminents représentants belges (avec Georges Rodenbach et Emile Verhaeren) du courant littéraire symboliste (avec Verlaine et Mallarmé en France). Ce courant voulait rompre d'avec la rigidité et la sécheresse du naturalisme (très descriptif, inspiré par le positivisme en science). Il voulait débusquer le mystère derrière les choses, l'invisible au-delà du visible, les profondeurs de l'inconscient derrière le conscient. Littérairement, il libérait les mots, les phrases, les vers de leur gangue formaliste.

Rien ne prédestinait M. Maeterlinck à devenir poète "symboliste". Il était né dans la grande bourgeoisie francophone gantoise, très "réaliste", très "raisonnable", assez matérialiste mais d'esprit très libre et indépendant. Après des études au collège jésuite Sainte-Barbe à Gand, il poursuivit des études de Droit à l'université de Gand (francophone à l'époque), en sortit avocat, mais il plaida peu (et mal, de son propre aveu). En fait, dès l'école secondaire et avec un petit groupe d'amis, il s'était mis à écrire des poèmes d'un genre nouveau.

Dès sa sortie de l'université, en 1885, il découvrit l'Ornement de la vie spirituelle de Ruysbroeck l'Admirable, un mystique flamand du 14°s. Il ne partageait pas vraiment l'esprit religieux de l'oeuvre (prônant l'humilité, l'abnégation, l'obéissance, la

compassion, etc ...) mais bien le côté introspectif de l'oeuvre, la recherche de l'intime, la capacité à exprimer des choses subtiles avec des mots simples. Il y trouva sa voie. Son premier vrai recueil ("Les serres chaudes", 1889), qui inaugura sa renommée, exploite des images fortes, incongrues, pour exprimer une intimité éprise d'infini (les "serres chaudes" sont un peu les serres étouffantes de son éducation bourgeoise agréable, équilibrée mais trop morne). Dans la foulée, il écrivit, en 1889 encore, une pièce de théâtre ("La princesse Maleine") faisant appel à de vieilles légendes et aux profondeurs des tendances subconscientes (la jalousie, la lâcheté, l'instinct de mort, ...). La pièce eut un succès retentissant lors de sa représentation à Paris en 1890. D'autres suivront (Pelléas et Mélisande en 1892, L'oiseau bleu en 1909, etc...). Entre-temps (en 1897), Maurice Maeterlinck avait quitté Gand (qu'il jugeait peu propice à la vie intellectuelle) pour s'installer d'abord à Paris puis dans des endroits et des demeures de charme ailleurs en France (Grasse, dans l'ancienne abbaye de St Wandrille en Normandie, à Médan en Seine et Oise et à Nice). Il eut une oeuvre féconde et acquit une renommée mondiale (il fut le seul poète belge à recevoir le prix Nobel de littérature, en 1911).

Il ne renia cependant jamais sa nationalité belge (pas même pour le fauteuil à l'Académie française qu'on lui proposait), ni son âme profonde flamande.

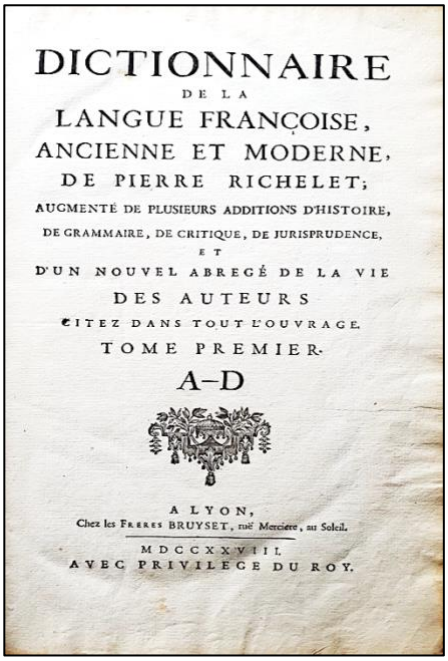
Bien qu'il n'ait jamais écrit une ligne en flamand (même s'il le parlait, puisqu'il a plaidé en flamand au barreau de Gand), il se sentait en effet de mentalité flamande. C'est avec une profonde empathie qu'il traduisit, après ses premiers succès, en 1891 (et donc encore à Gand), l'Ornement des noces spirituelles de Ruysbroeck, pour la première fois en français. Il en existait des traductions latines et une traduction française de quelques extraits (à partir du latin) par Ernest Hello datant de 1869. Maeterlinck a traduit à partir du texte original en dialecte brabançon de l'époque (14°s.), le "dietsch" (assez proche du "deutsch" rhénan), sur base d'un manuscrit provenant de Groenendael (l'abbaye fondée par Ruysbroeck) et conservé à la Bibliothèque Royale à Bruxelles. Il fallait s'y appliquer !

Par après, les bénédictins de St Paul de Wisques (dans le Pas de Calais, provenant de Solesmes mais émigrés à Oosterhout en Hollande à cause de la guerre de 14-18) ont entrepris une traduction de toute l'oeuvre de Ruysbroeck, également à partir du dietsch. Elle ne fut éditée qu'en 1917-20. Maeterlinck ne l'a donc pas connue quand il composait la sienne. Mais les bénédictins d'Oosterhout ont connu la traduction de Maeterlinck. Ils l'ont dénigré (Oeuvres de R., t.1, p.37 et t.3,p.14) mais sans aucune explication. On devine qu'ils ne la trouvaient pas assez marquée chrétiennement. Pourtant elle est très belle, très claire et chrétiennement respectueuse.

Découverte 32 : Histoire des dictionnaires: 3

RICHELET

Dictionnaire de la langue française ancienne et moderne (1680)



DICTIONNAIRE
DE LA
LANGUE FRANÇOISE,
ANCIENNE ET MODERNE,
DE PIERRE RICHELET;
AUGMENTÉ DE PLUSIEURS ADDITIONS D'HISTOIRE,
DE GRAMMAIRE, DE CRITIQUE, DE JURISPRUDENCE,
ET
D'UN NOUVEL ABREGÉ DE LA VIE
DES AUTEURS
CITEZ DANS TOUT L'OUVRAGE.
TOME PREMIER.
A–D
A LYON,
Chez les FRERES BRUYSET, rüe Mercière, au Soleil.
M DCC XXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Le premier dictionnaire de la langue française !

Deux siècles avant le Littré (1873) et Hatzfeld (1888), dix ans avant le Furetière (1690) et quatorze avant le 1° fascicule de l'Académie française (1694), Pierre Richelet éditait un dictionnaire complet comprenant 25.000 mots (les noms communs, pas les noms propres).

Il incluait les mots anciens (mais non les mots trop dialectaux) et, bien sûr, modernes (mais non le vocabulaire trop spécialisé des métiers). Pour chaque mot, il donnait l'étymologie (le plus souvent latine ou grecque, sans commentaire), le statut grammatical (substantif, adjectif, verbe, adverbe, ...), le genre (masculin ou féminin), la prononciation si nécessaire, une définition de base (simple et brève), la catégorie spécifique s'il y avait lieu (terme d'architecture, de médecine, ...).

Il qualifiait éventuellement les différents usages (dialectal, trivial, familier, néologisme, admis ou non par l'Académie, ...) mais ne fixait pas une norme. Il

distinguait bien clairement les différents usages figurés (avec déjà toute une typographie assez élaborée (majuscules, minuscules, italiques, passage à la ligne, signes conventionnels, ...). Il fait une large place aux expressions toutes faites (y compris populaires, ou qu'il commente parfois avec un humour satirique très personnel par exemple, à propos d' "oraison funèbre": "il ment comme une oraison funèbre"). Il donne des exemples (des exemples construits ou des citations d'auteurs) des différents usages du mot. Il enquête parfois personnellement "sur le terrain" auprès des gens de métiers. Avec le souci de rendre le français plus accessible aux gens du commun, il applique presque sans le dire une révolution orthographique (qui n'a pas été suivie): il supprime les lettres qui ne s'entendent pas et qui ne défigurent pas le mot (il supprime ainsi systématiquement les lettres redoublées, exemple: *ataquer* au lieu de *attaquer*).

Pierre Richelet était né en 1631 en Champagne. On ne sait rien de sa formation mais on sait qu'il fut d'abord enseignant au collège de Vitry-le-François (d'où il a sans doute hérité son souci didactique), puis précepteur (enseignant particulier) du fils d'un magistrat, ce qui lui permit d'obtenir un titre d'avocat au Parlement de Paris. Mais il semble qu'il n'exerça jamais la fonction. Il s'intéressait plutôt aux Belles Lettres. Il approfondit ses connaissances des langues anciennes (latin et grec), apprit l'italien et l'espagnol et rédigea un "Art poétique" en 1666 comme première oeuvre.

Sans pouvoir encore être membre de l'Académie française, il y avait ses entrées (grâce à ses amis académiciens Perrot d'Ablancourt et Patru). Comme Furetière son contemporain (et concurrent), il était exaspéré par la lenteur de rédaction du Dictionnaire de l'Académie et décida de s'y mettre, seul et librement. Il semble qu'il ait été d'humeur difficile et querelleuse et qu'il ait mené une vie assez marginale. Il décéda à Paris en 1698, âgé de 67 ans.

La première édition de son dictionnaire parut en 1680. Etant donné que l'Académie bénéficiait d'un privilège exclusif de première édition de son dictionnaire pendant vingt ans, il ne pouvait être édité en France. Il le fut donc à l'étranger, à Genève (et la cargaison de volumes passait en fraude en France, avec quelques déboires à la clé).

L'édition que nous avons à la bibliothèque est celle de 1728 qui a pu être éditée en France, à Lyon. Il s'agit d'une édition, en 3 gros et grands volumes, légèrement expurgée (de quelques mots jugés obscènes) et considérablement augmentée (de près de 10.000 mots, par Pierre Aubert, qui a également composé un supplément de 120 pages comprenant les noms propres cités dans le dictionnaire).

Il qualifiait éventuellement les différents usages (dialectal, trivial, familier, néologisme, admis ou non par l'Académie, ...) mais ne fixait pas une norme. Il distinguait bien clairement les différents usages figurés (avec déjà toute une typographie assez élaborée (majuscules, minuscules, italiques, passage à la ligne, signes conventionnels, ...). Il fait une large place aux expressions toutes faites (y compris populaires, ou qu'il commente parfois avec un humour satirique très personnel par exemple, à propos d' "oraison funèbre": "il ment comme une oraison funèbre"). Il donne des exemples (des exemples construits ou des citations d'auteurs) des différents usages du mot. Il enquête parfois personnellement "sur le terrain" auprès des gens de métiers. Avec le souci de rendre le français plus accessible aux gens du commun, il applique presque sans le dire une révolution orthographique (qui n'a pas été suivie): il supprime les lettres qui ne s'entendent pas et qui ne défigurent pas le mot (il supprime ainsi systématiquement les lettres redoublées, exemple: *ataquer* au lieu de *attaquer*).

Pierre Richelet était né en 1631 en Champagne. On ne sait rien de sa formation mais on sait qu'il fut d'abord enseignant au collège de Vitry-le-François (d'où il a sans doute hérité son souci didactique), puis précepteur (enseignant particulier) du fils d'un magistrat, ce qui lui permit d'obtenir un titre d'avocat au Parlement de Paris. Mais il semble qu'il n'exerça jamais la fonction. Il s'intéressait plutôt aux Belles Lettres. Il approfondit ses connaissances des langues anciennes (latin et grec), apprit l'italien et l'espagnol et rédigea un "Art poétique" en 1666 comme première oeuvre.

Sans pouvoir encore être membre de l'Académie française, il y avait ses entrées (grâce à ses amis académiciens Perrot d'Ablancourt et Patru). Comme Furetière son contemporain (et concurrent), il était exaspéré par la lenteur de rédaction du Dictionnaire de l'Académie et décida de s'y mettre, seul et librement. Il semble qu'il ait été d'humeur difficile et querelleuse et qu'il ait mené une vie assez marginale. Il décéda à Paris en 1698, âgé de 67 ans.

La première édition de son dictionnaire parut en 1680. Etant donné que l'Académie bénéficiait d'un privilège exclusif de première édition de son dictionnaire pendant vingt ans, il ne pouvait être édité en France. Il le fut donc à l'étranger, à Genève (et la cargaison de volumes passait en fraude en France, avec quelques déboires à la clé).

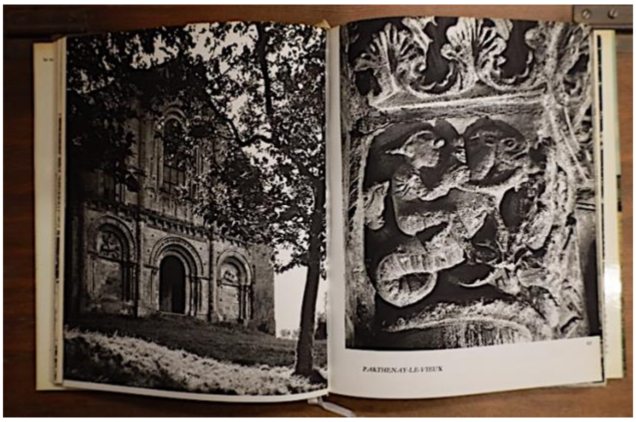
L'édition que nous avons à la bibliothèque est celle de 1728 qui a pu être éditée en France, à Lyon. Il s'agit d'une édition, en 3 gros et grands volumes, légèrement expurgée (de quelques mots jugés obscènes) et considérablement augmentée (de près de 10.000 mots, par Pierre Aubert, qui a également composé un supplément de 120 pages comprenant les noms propres cités dans le dictionnaire).

Découverte 33: Grandes collections 6: Zodiaque

Une collection dédiée à l'art roman



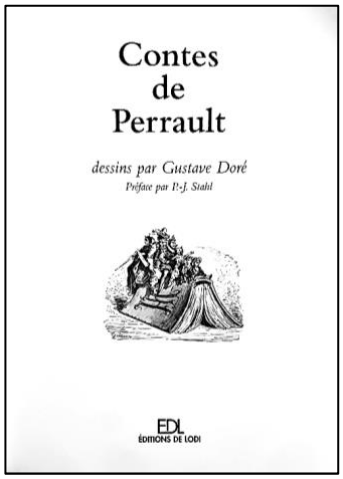
La collection a été créée en 1951 par dom Angelico Surchamp (1924-2018) de l'abbaye bénédictine de La Pierre-qui-Vire en Bourgogne. Il était lui-même artiste (fresquiste et musicien) et il sut s'entourer de gens passionnés comme lui. Le point fort de la collection a été la qualité exceptionnelle des photographies (noir et blanc), à l'éclairage parfait, rendant excellemment la sobriété et l'aspect primitif de l'art roman. Des gros-plans sur les multiples détails sculptées dans la pierre (à peine visibles au promeneur) sont autant de révélations sur un art "naïf", didactique, très maîtrisé et très profond, dégageant en même temps sévérité (due aux thèmes religieux) et sérénité. Les photographies (pleines pages) tiennent une place majeure dans les volumes. Le texte, discret, n'en est pas moins de grande qualité documentaire et théologique. L'abbaye avait sa propre imprimerie et a mis un soin extrême à ses publications. Elle a publié ainsi non moins de 200 titres en 50 ans.



Une des collections ("La nuit des temps", 88 volumes) a fait le tour de toutes les régions où il y avait des églises romanes. D'autres séries étaient plutôt thématiques ou didactiques. Certains titres se sont vendus à plus de 60.000 ou 40.000 exemplaires. Dom Surchamp s'est retiré en 1995, à 70 ans (et est décédé en 2018). L'abbaye a arrêté l'édition en 2002. Le concept en a été repris par d'autres maisons d'éditions mais l'esprit

n'y est plus; la production non plus (3 titres en 24 ans). Ces volumes sont devenus introuvables, sauf à l'abbaye même qui continue à vendre le stock mais ne republiera plus. Les archives ont été déposées dans un établissement à Caen. Notre bibliothèque en possède 62 volumes. Si vous voulez en découvrir, n'hésitez pas. S'il y en a qui traînent dans votre grenier, ... non plus !

Découverte 34 : ... et la LITTERATURE dans tout ça ?



Comme on le sait, notre bibliothèque n'est pas dédiée à la littérature de divertissement (ni romans de plage, ni policiers, ...), mais elle s'intéresse à la littérature ayant une dimension culturelle, spirituelle ou philosophique. Ce sont plus de 5.000 livres couvrant toute l'histoire de la littérature, tous les genres (poésie, théâtre, roman, ...), dans toutes les langues, de tous les pays (dont plus de 500 ouvrages d'auteurs belges, flamands et francophones).

Parmi ces milliers de livres, on trouvera même les contes de Charles Perrault (17°s.) ou ceux de Grimm (18°s.). Quel est l'intérêt "philosophique", me demanderez-vous, de ces contes pour enfants (souvenez-vous: La belle au bois dormant, Le petit chaperon rouge, Barbe bleu, Le chat botté, Cendrillon, Le petit poucet, ...) ? Mais, les contes sont-ils vraiment une littérature "pour" enfants ? ou plutôt une littérature "par" l'enfant ? En mettant souvent en scène des enfants et se permettant ainsi d'introduire du merveilleux, du naïf, de l'imagination, n'est-ce pas, pour le conteur, une manière de changer le regard (des adultes) sur les choses ? Après le théâtre, admirable mais tellement sophistiqué, de Corneille ou de Racine n'était-il pas bienvenu d'adopter un langage plus simple, plus léger, plus agréable ? Les contes de Perrault (et de Grimm) eurent un succès considérable (et ce n'était pas un public d'enfants !).

Relisant -avec plaisir- le conte du Chat botté (à peine 5 pages), je me suis laissé aller à une lecture "philosophique", au second degré.
"Un meunier ne laissa pour tous biens à ses trois enfants que son moulin, son âne et son chat". Voilà donc la "situation initiale" (selon les termes de la Morphologie du conte de V. Propp). Le moulin représente un outil de travail permettant sa subsistance à son propriétaire. L'âne représente le moyen de transport valorisant l'activité de meunerie. L'association des deux représente une activité économique à part entière. Mais un chat ? Une compagnie animale agréable, mais d'aucune utilité économique !

Le conte ne se révolte pas contre cette "injustice" sociale ou du sort. Il va proposer une solution inattendue, source d'une prospérité qui renversera la situation initiale. Le moyen de cette transformation de situation est ce chat, personnification d'un esprit inventif. Ce chat ne discute pas et ne se défend pas des intentions premières de son maître (le manger -une opération unique- et se servir de sa fourrure). Il se place sur un tout autre terrain. Il demande à son maître de lui fournir un sac (qui deviendra son instrument de travail, à l'instar du moulin) et des bottes (qui deviendront son moyen de déplacement, à l'instar de l'âne). On devine qu'il a déjà imaginé un plan ! En ce sens, il est rusé (d'autres contes semblables dont Perrault s'est inspiré parlent d'un renard). La ruse, ici, n'est pas un procédé magique (dont beaucoup trop de contes abusent et qui les rendent insignifiants parce que décrochant totalement de la réalité). Il est le produit d'une réflexion, surprenante et éventuellement complexe (comme les coups à un jeu d'échecs), mais qui ne décroche pas par rapport à la réalité. Comment le chat procède-t-il ?

Avec son sac, il attrape un lapin. Non pas, banalement, pour le donner à manger à son maître, mais à un personnage supérieur à son maître (un "roi") dont il escomptera un avantage supérieur à long terme (mais ceci n'est pas dit évidemment). A ce cadeau à ce "roi", il joint un (futur) cadeau à son maître en l'appelant d'un nom ronflant "de la part du marquis de Carabas". Du pur "bluff" (un mot typiquement américain pour un procédé commercial qui ne coûte matériellement rien mais qui peut rapporter gros si la victime se laisse impressionner). Il réitère l'opération en augmentant habilement la dose (deux perdrix, puis du gibier, ...). Le but, ici, n'est pas de tromper vulgairement le client mais de se faire bien voir et d' entrer dans la confidence du roi, non pas pour lui-même, mais pour son maître, le soi-disant "marquis de Carabas".

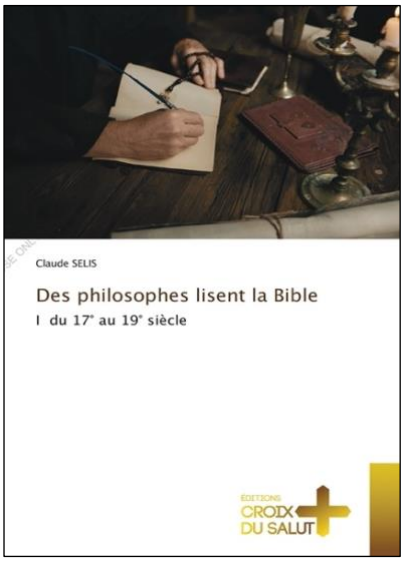
Deuxième étape, il mobilise son maître pour une mise en scène (se baigner dans la rivière au bord de laquelle le roi allait passer avec sa fille, "la plus belle princesse du monde"), mais sans lui dévoiler le plan (seule consigne: se laisser faire). Il simule la noyade de son maître au moment du passage du roi et appelle à l'aide. Le roi reconnaît "le chat" et se porte au secours du soi-disant "marquis". Le but du chat était de faire se rencontrer son maître (le marquis) et la fille du roi. Le côté galant du conte fera le reste: la fille du roi tomba amoureuse du marquis !

Mais il y a l'obstacle de la barrière sociale (une fille de roi et un manant désargenté). Le chat, en éclaireur, presse des faucheurs de dire au roi qui les interrogerait que ces champs appartiennent au "marquis" (un petit mensonge qui ne leur coûte rien et assorti d'une vague menace en cas de non exécution). Même opération vis-à-vis de moissonneurs, et ainsi de suite. Le roi commence à prendre son hôte en grande considération. Le bout du parcours est un château (signe de prestige social). Le chat s'attend à ce que le roi demande qui est le propriétaire de ce château. Il prépare donc son coup. Il se rend, en éclaireur, à ce château et y trouve le propriétaire qui n'est autre qu'un "ogre" ayant le don de se changer en toutes sortes d'animaux. Le chat, usant de flatterie, lui demande de se changer en lion, puis en éléphant, ... puis en souris ! Et le chat mangea la souris !!! L'ogre est lui-même mangé

(par un chat apparemment inoffensif mais ... rusé). Il se débarrassait ainsi du dernier obstacle.

Situation finale: le chat accueille le roi dans le château comme s'il appartenait au "marquis de Carabas". Convaincu de ce statut social, le roi propose au "marquis" la main de sa fille. Ce dernier est ainsi sorti avantageusement et définitivement de son indigence initiale (bien mieux que ses frères). Le chat aussi est débarrassé d'une menace (d'être mangé) et peut désormais se permettre une vie insouciante (de chasser les souris pour le plaisir).

Quand on sait que Charles Perrault a été pendant vingt ans le secrétaire de Colbert, ministre de Louis XIV, et qu'il a écrit ses contes à la fin de sa vie (en 1697), on se dit que cela n'est pas si naïf qu'on ne le croit ! Conte sucré pour enfants sages ou leçon de psycho-sociologie économique ?



Vient de paraître (septembre 2026)

Cet ouvrage dresse un inventaire, sur trois siècles (du 17° au 19°), de philosophes qui ont lu la Bible. Pour chacun d'eux (une trentaine de figures), on fait le point sur l'usage qu'ils en ont fait et ce qu'ils en ont dit.

ISBN: 978-663-0-35939-8
(disponible via les plateformes numériques)